

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



HOMERE

Sans doute Homère a pu, comme plus tard le Dante et Milton, s'inspirer d'essais antérieurs, de sujets populaires en leur temps ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'il faut être doué d'un génie exceptionnel pour édifier des monuments d'une aussi merveilleuse originalité que l'*Iliade*, l'*Odyssée*, la *Divine comédie* ou le *Paradis perdu*.

* * *

Nous pouvons avec peine nous faire une idée de l'influence exercée par les deux poèmes d'Homère sur la Grèce antique. La religion, la politique, la littérature et les arts de ce pays s'y rattachent. Ils furent comme un lien entre les populations helléniques divisées souvent par l'origine, les mœurs et les intérêts. Ils créèrent même une révolution dans l'immobile Olympe des temps antérieurs. N'est-ce pas Cicéron qui a dit : " Homère a transporté aux dieux les habitudes des hommes ? " Et il a ajouté non sans raison : " J'aurais mieux aimé qu'il eût transporté aux hommes les habitudes des dieux. "

* * *

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ;
Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Chénier exprime dans ces vers un fait indéniable. Quintilien commençant par Homère sa revue générale des écrivains, disait qu'il suit l'exemple des poètes qui commencent toujours par Jupiter, le père de toutes les choses. Depuis que le rhéteur latin a écrit ces lignes, le monde moral et le monde matériel se sont à plusieurs reprises transformés radicalement du sommet à la base ; une foi nouvelle s'est levée dans le ciel religieux de l'humanité ; des peuples nouveaux, des langages nouveaux, des systèmes nouveaux de gouvernement, des théories nouvelles d'art et des génies nouveaux ont surgi sur les ruines accumulées du passé. Non seulement Homère est resté debout, mais son culte et son influence se sont perpétués en dépit de toutes les variations. Non seulement la muse chrétienne a continué à l'imiter et à lui emprunter des idées et des symboles, tant qu'elle a parlé grec et latin ; mais quelque idiome qu'elle ait adopté, elle s'est presque toujours inspirée de lui. Il a sa part à revendiquer dans la gloire de Dante et de Milton qui l'ont reconnu pour leur maître. On trouve sa trace dans l'Arioste, dans Cervantès, dans Shakespeare ; il a fourni des sujets et des inspirations aux plus grands peintres et aux plus grands sculpteurs ; il a contribué à former le génie de Racine, de La Fontaine, de Bossuet, de Fené-

lon et de beaucoup d'autres. Il n'y a plus de rhapsodes qui parcourent les cités en chantant ses vers ; mais il n'est pas une nation civilisée chez laquelle, comme chez les Grecs, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne président, dans les universités, à l'éducation morale et littéraire des générations nouvelles ; et entre les livres qu'on met aux mains des enfants, ce sont les seuls peut-être qui aient le privilège de charmer le jeune âge aussi bien que l'âge mûr. Dans ces dernières années, quand la poésie a voulu se retremper, elle s'est plongée dans cette source toujours vivifiante avec Goethe et M. de Chateaubriand. A trois mille ans de distance, Homère a été l'un des principaux promoteurs d'une révolution dans l'art. Les romantiques qui ont exagéré encore l'innovation sont restés fidèles à l'exemple de leurs devanciers. Leur chef a crié : Plus d'imitation ; mais il a formellement excepté Homère ainsi que la Bible de sa paradoxale interdiction.

Après tant d'efforts et de génie dépensés pour arriver jusqu'à lui, Homère à bien des égards est resté sans rival. A coup sûr, cependant, l'immortel rhapsode ne visait guère à cela. Son unique poursuite, si toutefois il poursuivait quelque chose, et s'il ne chantait pas seulement pour chanter, par instinct, comme le rossignol ; son unique poursuite, disons-nous, était celle du beau ; on le sent dans sa calme et harmonieuse poésie où aucun effort, aucune inquiétude, aucune préoccupation ne se fait sentir.

* * *

La gravure que nous reproduisons aujourd'hui nous montre le vieillard arrivé sur le bord de la mer et se plaignant au ciel de ne pouvoir contempler les flots dont les mugissements se font entendre et dont les vagues viennent mourir à ses pieds.

L'auteur de cette belle composition en a détruit l'original dans un de ces moments de découragement qui s'emparent souvent de l'artiste de génie, lorsqu'il constate combien le chef-d'œuvre sorti de ses mains est loin, bien loin de l'idéal entrevu par son âme, lorsqu'il concevait son œuvre. Heureusement que Massard avait pu graver la toile avant qu'elle ne fût si rigoureusement condamnée par son auteur.

A l'époque où il peignait ce tableau, c'est-à-dire en 1812. Gérard avait perdu quelque chose de son ancienne facilité d'exécution, à cause d'une maladie des yeux dont il éprouvait le retour à peu près régulièrement tous les ans, c'est peut-être ce qui aida au profond découragement qui ne le quitta plus et empoisonna ses dernières années. Cependant ce n'était pas la première fois qu'il se laissait

aller à ce sentiment ; déjà plus de seize ans auparavant, lorsqu'il peignait sa *Psyché*, il lui était arrivé de quitter son atelier en jurant de n'y plus revenir ; et pour être certain de tenir parole, en s'éloignant, il en avait jeté la clé au hasard dans la rue : Alors il était à l'âge ou de pareils désespoirs sont de courte durée et quelquefois même féconds en réactions viriles. C'est, en effet, entre ces deux époques qu'il produisit ses meilleures œuvres, surtout ses portraits qui leur assignent encore aujourd'hui un rang élevé à côté des maîtres du genre. Depuis lors ce sentiment ira s'accroissant de jour en jour ; et malgré des succès continus, on l'entendra s'écrier dans un épanchement plein d'amertume : " Ah ! si je pouvais recommencer ma vie ! S'il était temps encore de choisir mon chemin !... J'ai fait fausse route. Une porte s'ouvre devant soi et laisse entrevoir des murs dorés, de l'éclat ; cela vous séduit : on se précipite de ce côté, et l'on tourne le dos à une autre porte derrière laquelle était la gloire." Il faut avouer que ce langage est assez singulier dans la bouche d'un homme comblé de tous les honneurs.

Mais nous anticipons.

François-Pascal-Simon Gérard naquit à Rome en 1770 d'un père Français et d'une mère Italienne. A douze ans on l'amena à Paris. Déjà il manifestait un goût très prononcé pour le dessin. Il aurait voulu entrer dans l'atelier d'un peintre, mais il eût fallu payer, et ses parents n'en avaient malheureusement pas les moyens. Il fut donc placé chez le statuaire Pajou qui n'exigeait pas de rétribution. Ce ne fut que deux ans plus tard qu'il put entrer chez Brenet, puis en 1786, chez David où il devint bientôt un des meilleurs élèves du maître.

Après trois années d'étude il se mit sur les rangs pour gagner le grand prix de Rome, mais il n'obtint que la seconde place, Girodet ayant conquis la première. L'année suivante, il dut abandonner le concours, dont le succès lui semblait assuré, à cause de la mort de son père, qui laissait à sa charge sa mère et deux jeunes frères.

Gérard partit avec eux pour Rome, non plus pour y achever tranquillement son éducation artistique et y jouir de tous les avantages attachés au titre de pensionnaire de l'Académie, mais dans l'espoir d'y gagner plus facilement le pain de chaque jour. Une année à peine s'était écoulée qu'il revenait en France dans la vaine espérance de sauver un débris de fortune laissé par son père. Sa mère et l'un de ses frères moururent peu après leur retour à Paris et il demeura seul avec un frère de dix ans moins âgé que lui et une jeune sœur de sa mère, Mlle Marguerite Mattei, qu'il ne tarda pas à épouser.

Si ce jeune ménage fut heureux, ce ne fut pas à cause de l'abondance qui y régnait, car il était loin de posséder même le nécessaire. Un de ses confidants les plus intimes a rapporté que plus d'une fois les jeunes mariés durent aller se promener au soleil, quand il faisait trop froid, pour épargner de quoi faire cuire les pommes de terre qui formaient tout leur repas. Mais ils s'aimaient et luttèrent avec courage contre la pauvreté.

Un tableau, la *Séance du 11 août*, dont la toile est restée à l'état d'ébauche lui valut vers ce temps un commencement de renommée. Le dessin seul à vu le jour et se trouve maintenant dans la collection du musée du Louvre.

En 1793, grâce à l'intervention de son maître, Gérard fut exempté du service militaire. Le grand peintre prenait à son élève un véritable intérêt ; il voulut le servir à sa manière, et, afin qu'un tel talent ne fût pas perdu pour la France, il le fit inscrire au nombre des jurés du tribunal révolutionnaire. De telles fonctions, il faut en convenir, n'étaient guère faites pour un artiste, quelles que fussent d'ailleurs ses opinions ; mais un refus n'eût pas été sans péril. Gérard trouva mille excuses pour se faire dispenser : il affecta des infirmités graves, il produisit des certificats de médecins, et il ne parut que très rarement au tribunal. On dit même qu'il ne prit part qu'à deux jugements, et l'on raconte, au sujet de ses feintes maladies, qu'on le voyait toujours au Louvre, où il habitait, se traîner publiquement dans les escaliers, appuyé sur des béquilles. Un jour, rapporte Mme de Wailly (depuis la comtesse Fourcroy), je le rencontrai, qui, se croyant seul, montait lestement l'escalier, ses béquilles sous le bras. Il parut effrayé à ma vue, mais je le rassurai en lui disant : "Soyez tranquille, je ne vous trahirai pas."

Pressé par la pauvreté de tirer un parti immédiat de son talent, Gérard fut réduit à dessiner pour les frères Didot des compositions destinées à orner des éditions de luxe, et incapable d'entreprendre une œuvre considérable qui pût fixer l'attention publique. Cet état de choses eût duré longtemps sans la généreuse intervention de son ami Isabay, auquel il s'était lié chez David.

Désireux de faire partager à son ami la notoriété dont il jouissait comme miniaturiste, il proposa à Gérard de lui servir de modèle, et lui paya généreusement et d'avance ce portrait et le *Bélisaire*, dont le tableau que nous reproduisons aujourd'hui devait faire le pendant. Dans ce portrait Isabay est représenté tenant sa petite fille par la main, sur le palier d'un escalier du Louvre où il avait alors son logement. Exposés aux salons de 1795 et 1796 ces deux

tableaux conquirent immédiatement à Gérard un rang distingué parmi les peintres alors en vogue.

Isabay ne s'en tint pas à ce premier service. Ayant trouvé, grâce à la renommée si vite acquise par son jeune ami, une offre assez considérable pour le *Bélisaire*, il le vendit et contraignit Gérard d'accepter le bénéfice du marché. Dès lors l'avenir de notre peintre fut assuré ; ses tableaux étaient recherchés et l'on se disputait l'honneur d'être peint par lui. Il eut en un même jour jusqu'à trois séances de souverains : de l'empereur Alexandre, du roi de Prusse et de Louis XVIII. L'idée de la dignité de son caractère et de sa position sociale était si bien établie, qu'excepté pour les souverains de France et leur famille, il ne consentit jamais à sortir de chez lui pour donner une séance. Sous l'empire, un prince de la famille impériale l'ayant fait mander à Fontainebleau un peu cavalièrement, il fit répondre que malheureusement il ne savait peindre que chez lui. Quelques jours après il commençait le portrait demandé dans son atelier.

Les honneurs vinrent bientôt ajouter un nouvel éclat à ses succès : Chevalier de la Légion d'honneur depuis la fondation de l'ordre, il devint membre de l'Institut en 1812. Louis XVIII lui donna le titre de premier peintre du roi, et bientôt après celui de baron. Le public fit comme le roi : il reçut avec enthousiasme, pendant les années de la Restauration, tout ce que Gérard mit au jour. Quelques voix discordantes, poussées par la jalousie se firent entendre comme toujours, elles eurent même recours à la calomnie pour lui nuire, mais il n'eut pas de peine à se défendre et le fit toujours noblement.

Depuis les premiers temps de sa célébrité, alors qu'il était encore bien pauvre, Gérard avait pris l'habitude de réunir ses amis chez lui, dans son petit logement du Louvre, tous les mercredis soirs. Ce furent d'abord de simples réunions d'artistes, de camarades. Mais à ce noyau d'amis, qui lui restèrent toujours fidèles, se joignirent successivement, et à mesure que le talent et la renommée du peintre s'accrurent, tout ce que la société de Paris et des pays étrangers offrait de plus élevé par les connaissances, l'agrément, la naissance et les dignités. Pendant tout le règne de Napoléon, Gérard tint certainement le salon le plus curieux, le plus amusant et le plus habituellement fréquenté par les personnes célèbres en tous genres. L'étiquette y était remplacée par une politesse exquise, et le mérite servait ordinairement de règle pour assigner à chacun l'importance et le rang qu'il devait prendre. Par une bienveillance naturelle, qu'il mêlait à une politique habile, Gérard était toujours

disposé à accueillir chez lui les jeunes gens qui commençaient à se faire remarquer par leurs talents. Par cette protection accordée à ceux qui entraient dans la carrière, il mettait les jeunes esprits en relation directe avec ses anciens amis, et ralliait ainsi à ses intérêts toutes les générations dont il était environné. Hors de chez lui et du cercle qu'il avait formé autour de lui, Gérard n'aimait pas le monde. Au temps où il y était le plus brillant et le plus fêté, il lui arrivait de le quitter brusquement pour rejoindre, dans un petit appartement de Montmartre, Percier, Fontaine et d'autres anciens camarades, tous occupés à fumer et à dire des folies d'artistes ; ou bien il revenait chez lui avec une joie d'enfant : se déshabillait en montant l'escalier et se jetait sur un canapé favori, où il a passé une bonne partie de sa vie à méditer sur ses projets de tableaux ou à trouver et à donner les meilleures raisons au monde pour se considérer comme le plus malheureux des hommes.

Lorsque la révolution de 1830 vint le forcer à l'âge de soixante ans à changer ses habitudes et à recommencer en quelque sorte sa vie, il perdit toute confiance en lui-même. Cet état d'âme joint aux infirmités de l'âge lui fit réellement l'existence bien malheureuse et finit par altérer sa santé.

Le 4 janvier 1837, ses amis s'étaient réunis plus nombreux qu'à l'ordinaire ; ils ne furent pas peu surpris lorsqu'en se présentant de nouveau le 11, ils apprirent que Gérard était mort. Il avait succombé à une fièvre qui l'avait enlevé en trois jours. Sa fin fut touchante et belle. Sur son lit de douleur on l'entendait murmurer en italien les prières que sa mère lui avait apprises dans son enfance et lorsque déjà il ne pouvait plus reconnaître ses amis, on le voyait fixer une forme apparue dans son esprit, et sa main défaillante s'agitait dans le vide, comme pour tracer les contours de cette apparition. L'art, à cet instant suprême, remplissait encore sa pensée et précipitait les dernières pulsations de son cœur. Sa carrière artistique se résume par quarante deux années de travail connu du public, pendant lesquelles il produisit vingt-huit tableaux du genre historique, un nombre considérable de compositions diverses, quatre-vingt sept portraits en pied, et environ deux cents portraits en buste et à mi-corps, presque tous d'un intérêt historique : le général Moreau, Napoléon et sa famille, madame de Staël, madame Récamier, le roi de Saxe, etc. Malgré les découragements et les tristesses qui assaillirent Gérard à la fin de sa vie, il est peu d'artistes dont la carrière ait été aussi belle et aussi longue que la sienne.

ALPHONSE LECLAIRE.

A MA CHÈRE MÈRE

A l'occasion de sa fête, 16 Décembre 1894.

IL avait dans les airs suspendu les étoiles,
Tendu les cieux d'azur comme d'immenses toiles ;
Puis Il avait dit au soleil :
“ Sors de ton lit, bondis, Prince de la Lumière,
“ Parcours sans t'arrêter ton immense carrière,
“ Il n'est point pour toi de sommeil ! ”

Il venait de donner au géant pour compagne
La lune au doux regard, qui partout l'accompagne
Suivant la trace de ses pas ;
Aux flots Il avait dit : “ De vos antres sauvages
“ Sortez en bouillonnant, et battez ces rivages
“ Que vous ne dépasserez pas. ”

Il avait du chaos tiré la terre informe,
De sa puissante main lui traçant une forme,
Semant ses flancs de pics géants,
De plaines, de vallons tapissés de verdure
D'arbres et de torrents, de chaux, de roche dure,
De grottes, de gouffres béants !

Dans la mer Il avait appelé la Baleine
Avec ses crocs d'acier et sa puissante haleine,
Des monstres, les poissons craintifs :
“ Allez, commanda-t-il, à vous appartient l'onde ;
“ Que votre race soit entre toutes féconde ;
“ Croissez, peuplez les flots plaintifs ! ”

A l'aigle Il avait dit : “ Je te donne l'espace ,
“ Au sommet des rochers que Moi seul je surpasse
“ Fixe ton nid et ton séjour ;
Vole ; monte plus haut que ne monte la nue,
“ Annonce de tes cris au monde la venue,
“ A l'horizon, d'un nouveau jour ! ”

Il avait dans sa main compté les grains de sable
Dont Il fit le désert aride, infranchissable,

Puis Il avait dit au Lion :

“ De tes rugissements remplis la solitude ;
“ Sous ton sceptre royal réduis en servitude
“ Le tigre comme le grillon.”

Au cheval Il avait fait don de sa crinière,
De son hennissement, de sa fougue guerrière,
De son œil franc, de son poil roux ;
Il avait à l'agneau donné sa blanche laine,
A la chèvre le lait dont sa mamelle est pleine.
Pour nourrir ses chevreaux jaloux.

Il venait de cacher les nids dans la ramure
Des bois pleins de secrets, où le pinson murmure
Sur les branches des sapins verts ;
De commander au vent : “ Déchaîne-toi sur l'onde ;
“ Va, tourmente les flots, bouleverse le monde ;”
De créer les frileux Hivers.

Alors Dieu, Jehovah, fit un signe à ses anges.
“ Descendez avec Moi, dit-Il, blanches phalanges,
“ Allons faire un tour en mon Bien.”
Puis Il inspecta tout, depuis le haut des cimes,
Jusqu'aux creux des rochers, jusqu'au fond des abîmes.
Et dit en souriant : “ C'est bien.”

“ Au Lion, j'ai prêté ma Force et ma Noblesse,
“ A l'aigle, mon Regard, qu'aucun astre ne blesse,
“ Au ciel étoilé ma Beauté ;
“ Au Soleil j'ai prêté de l'éclat de ma Face,
“ A la mer mon courroux, au cheval mon audace
“ Au désert mon Immensité.

“ J'ai paré les agneaux d'un manteau d'innocence.
“ Beaux anges admirez l'œuvre de ma Puissance.
“ Mais, ajouta-t-il, en ce jour
“ Je veux créer encor mieux que cela, j'espère,
“ Je le jure... ” Alors Dieu fit le cœur de ma Mère
Et l'embrasa de son amour.

LES ANCIENNES "GILDES" OU CONFRÉRIES DE SAINTE-ANNE

(Suite et fin.)

L'institution, ayant un caractère religieux, imposait à ses membres certaines obligations. Ils devaient faire célébrer chaque semaine en l'honneur de sainte Anne leur patronne, une messe à leur chapelle, en l'église paroissiale. Ces messes étaient annoncées par le valet aux confrères, et ceux-ci devaient y assister sous peine de cinq escalins d'amende. De plus ils étaient tenus, "en l'honneur de Dieu et de madame sainte Anne," de se confesser trois fois par an, aux fêtes de Noël, de Pâques et de l'Assomption; chaque absence était punie d'une amende de quatre escalins.

Les mystères les plus fréquemment joués étaient la Passion de Notre Seigneur, l'Adoration des Mages, la Résurrection, les Sept Œuvres de Miséricorde.—Sans la perte des archives, détruites dans un incendie en 1497, nous saurions ce qui valut à cette confrérie d'être placée, en 1431, au premier rang des institutions similaires de l'ancien comté de Hainaut. Mais la chronique locale nous a conservé le souvenir de la fête de sainte Anne, toujours célébrée avec grand éclat sur la place publique où un théâtre était dressé pour la circonstance; de même celui des somptueuses processions de la Kermesse, où, comme en 1533, quatorze chars allégoriques étaient traînés chacun par quatre ou six chevaux. Sur les chars étaient figurés: Bethléem et les circonstances de la Nativité de Jésus-Christ; des scènes de la Passion, le Crucifiement, le Christ apparaissant à Madeleine, la vie de sainte Ursule, de saint Laurent, ou de saint Hubert; et notamment l'allégorie biblique de la tige de Jessé.

Il reste quelques rares productions littéraires de la Rhétorique d'Enghien, parmi lesquelles nous distinguons une requête en vers adressée au magistrat de la ville en vue d'obtenir la permission de faire une collecte pour l'ornementation de la chapelle. Ce document mérite d'être cité:

"A vous pères de la communauté, je demande au nom de sainte Anne, de ne pas rejeter cette requête. Les maîtres de la chapelle Sainte-Anne remontent respectueusement, qu'ayant remarqué le

grand amour que Dieu tout-puissant leur témoigne en daignant prendre, tous les mois et les jours de grandes fêtes, son lieu de repos ou tabernacle dans notre chapelle pour y donner son corps précieux à la communauté, ils ont remarqué aussi le mauvais état de l'autel où le Dieu grand et tout-puissant doit se reposer. Depuis quelques années, Dieu y a pris son lieu de repos ; cependant nous voyions la chose à contre-cœur et nous ne pouvions y remédier, car nos revenus insuffisants ne nous le permettaient pas. Ce qui nous a engagés à mettre la main à l'œuvre, ce sont quelques dons que des personnes dévotes ont faits pour cet objet. Impuissants à achever notre ouvrage, nous prenons notre recours vers vous, et vous prions de nous permettre de faire une quête par la ville et de tendre notre plateau, dans l'enceinte de l'église, pendant les offices divins, les dimanches et jours de fêtes. Ce faisant, Dieu et la sainte mère Anne vous rendront le tout au triple. Nous prions le magistrat d'écouter favorablement notre demande, et nous espérons que la chose sera agréable à Dieu et à la communauté (1)."

Cette requête fut favorablement accordée le 12 novembre 1678.

- (1) Gy, vaders van tghemyen, ick vraghe van ulieden
 Dat gy in Anna's naem des vraghe laet ghesciden.
 Verthonende reverentelyck hoc de Capelle meesters
 Vande capelle van S. Anna aenmerckt hebbe de grote
 Liefde die Godt almachtigh hun is thounende van alle
 Maenden en op hooghe feest daghen syen tabernakel
 Ofte rust platse te willen nemen in onse capelle
 Om aldaer syn werdich lichaem aen de ghemynte uyt te
 Dylen, soo hebben sy aenmerckt de sleghte ghesteltenisse
 Van den altaer om den Groten ende almoghenden
 Godt daer op te rusten alhoe wel Godt nue eenighe
 Jaren syn rust platse heeft ghenomen, het welcke
 Nochtans teghe ons herte heeft ghewest, maer wy
 En conden het selve niet versien, want onse miedelen
 Insufisant waeren tot het opmakem van het selve,
 Maer het welck ons aengheport heeft vanden selve
 In het werk te stellen syen eennigh giften van devote
 Personne tot het selve ghegeven maer nochtans
 Onmachtich om te volcomen, soe syen wy onsen tovlughen
 Nemende tot myn vorsyde heeren van ons te premeteren
 Ofte toe te laten van eenne ommeganck doer de stad te
 Moghen gaennen ende met de scale acer den Cerck
 Meste inde Cerckelycke diensten dier sondagh en
 Heyligh dagen sullen ghesciden. Dit doende soe sal Godt en le
 H. moeder Anna het selve dry dobbel vergelden.
 Wy bieden t'magistrat ghedoght dogh onse vraghe
 Wy hoepen t'sael aen Godt en aen t'ghemyn behaghen.

Texte rapporté par E. Matthieu, *Hist. de la v. d'Enghien* (2 in-8o, 1878), t. II, p 692.—Ce qu'on vient de lire sur la chambre d'Enghien est emprunté au même ouvrage : t. II, p. 680-697 passim et même vol., p. 505 ss.

Cette date est rappelée par le chronogramme suivant qu'on lit sur le plafond plat remplaçant l'ancienne voûte de la chapelle :

HeYLIge Anna
Weest nV bes
CherMster Van
VWeDYenars,

que nous croyons exactement rétablir ainsi :

HEILLIGE ANNA Weest NV BESCHERMSTER VAN VWE
DIENARS.

Ce qui signifie : Sainte Anne, soyez à présent la protectrice de vos serviteurs.

Au dix-huitième siècle, la chambre solennisait encore la fête de sa patronne par une procession dans les rues de la ville. Aujourd'hui, il ne reste plus de cette association littéraire, autrefois si brillante, qu'une confrérie purement religieuse qui a son siège en l'église paroissiale de Saint-Nicolas.

Une chambre aussi ancienne que celle d'Enghien était la célèbre *ommeegang* de Tamise, dans la Flandre orientale. Un chroniqueur en fait déjà mention dès le commencement du quatorzième siècle. Des amateurs ayant pour devise "OOTMOEDIG VERZAEMDT" (humblement assemblés) et pour blason sainte Anne avec la Vierge et l'enfant Jésus, assis dans un pavillon formé de branches de vigne, ont tenté de la ressusciter au commencement de notre siècle (1).

Une ancienne peinture sur bois du musée d'Anvers représentant le blason de la Chambre de Lierre, dite *Het Jennetten Bloemken* (Le Narcisse) nous reporte encore assez loin dans le passé. On y voit au centre sainte Anne avec la Vierge et l'enfant Jésus. Les quatre angles sont chargés d'écussons offrant les armoiries d'Espagne, celles de la famille de Berchem et de la ville de Lierre.

Précieuses reliques que ces blasons des vieux temps et qui constituent des documents historiques d'une valeur indiscutable ! S'ils restent muets sur les détails, au moins ils donnent la certitude sur le point essentiel du patronage de sainte Anne.

La sainte reparaît encore dans les armoiries de la Chambre de Rousbrugge-Haringhe, en compagnie de la Vierge et de saint Joachim. Entre elle et le saint, s'élève une branche de lys d'où

(1) Van der Straeten, *l. cit.*, p. 228.

s'échappe un gracieux enfant Jesus, surmonté de la devise : TROOSTVERWACHTERS (*Confrères attendant consolation* (1)).

Sainte Anne était aussi la patronne de la gilde des ONNOOZELE (Innocents) de Staden, et de la Rhétorique de Middelburg. M. Minard-van Hoorebeke décrit ainsi un méreau de cette dernière confrérie : " Sur la face, l'arbre de Jessé ; sur les branches inférieures, dans le feuillage, sont assises sainte Anne et la Vierge Marie. Plus haut, entre les branches, se trouve une banderolle déroulée sur laquelle on lit la devise de la société : " IN MINNE. GRO." Au-dessus de la banderolle, l'enfant Jésus tenant dans la main gauche le globe terrestre surmonté d'une croix, et bénissant la terre de la main



Méreau de la Rhétorique de Middelburg.

droite ; entre une bande unie à l'intérieur et une autre à l'extérieur, se lit de nouveau la devise : IN MINNEN GROEYENDE (Croître en amour), puis le millésime 1592, terminé par un bourg.—Le revers contient un écusson bien travaillé avec plaque destinée à recevoir le numéro d'un membre de cette chambre, et entre une bordure comme celle de la face de l'avvers, on lit les noms des directeurs : Roelant. I-Prinse-Isaac. D. V. Deken, terminés par un bourg accosté de deux étoiles (2)."

A Vilvorde, la Chambre de Rhétorique avait pris le nom de GOUDE-BLOEM (*la Fleur d'or*), et pour devise : NIET SONDER GOD, IN LIEFDE GROEYENDE (*Rien sans Dieu, croissant dans l'amitié*). Son écusson offrait la représentation de ses patronnes, sainte Anne et sainte Elizabeth. L'historien des *Environs de Bruxelles*, M. Wauters, nous apprend que le 2 juin 1560, la gilde ouvrit un concours où se rencontrèrent les chambres suivantes : *La Rose* de Louvain, le *Livre* et la *Fleur de blé* de Bruxelles, la *Pivoine* de Malines, la *Grappe de raisin* de Berchem, la *Petite fleur de fève*, et l'*Arbre croissant* de Lierre. La *Rose* remporta le prix du prologue ; la *Pivoine* celui de

(1) Van der Straeten, *l. cit.*, p. 200.

(2) Minard-Van Hoorebeke, *Descript. de méreaux*, ouv. cité, p. 220.

la belle entrée ; la *Fleur de blé*, le second prix du jeu ; la *Groupe de raisin* le prix du blason (1). L'association, supprimée lors de l'invasion française, se reforma quelques années après et eut une courte époque de splendeur. Elle subsiste encore aujourd'hui, et elle a conservé son théâtre, sans y donner pourtant de représentations.

S'il est vrai que, en Belgique, il y avait des Chambres non seulement dans toutes les villes mais aussi dans presque tous les villages ; si de plus, comme on peut le supposer, il en existait un nombre considérable en France et en d'autres pays, il deviendrait facile, moyennant des recherches moins incomplètes que les nôtres, d'ajouter bien des pages à cet article. On ajouterait d'abord à la liste la chambre de la ville d'Ypres, la "gilde princière," comme on l'appelait au dix-septième siècle, et qui fut choisie, en 1640, de préférence à toutes les autres, pour jouer la *Sainte Vierge et martyre Dimpna*, de Jean Bellet (2). On nommerait sans doute encore beaucoup d'autres confréries dramatiques célèbres en leur temps, et intéressantes pour nous à cause de leur patronne, mais c'est le sort de toute œuvre humaine de n'être encore qu'une ébauche même quand elle semble achevée, et nous n'avons pu échapper à cette loi générale.

II. LES CONFRÉRIES DE PIÉTÉ.

Il faudrait peut-être faire entrer sous ce titre un bon nombre, sinon la presque totalité des corporations dont nous avons parlé jusqu'ici, puisque chacune d'elles se doublait à peu près toujours d'une association pieuse. Nous avons signalé ce fait en particulier pour la Chambre d'Enghein. Il est possible aussi que plusieurs des confréries que nous allons maintenant passer en revue aient été en même temps des métiers, et le lecteur nous pardonnera si, sur ce point de détail comme sur tant d'autres, nos données historiques sont insuffisantes.

L'ancienneté est encore ici la question capitale, et à ce point de vue, la confrérie de Gand serait la toute première. L'époque qu'on assigne à sa fondation est si lointaine que nous la donnons sous toutes réserves, n'osant pas nous-même la proposer comme tout à fait certaine. Nos lecteurs pourtant restent libres de pareils scrupules, et ils peuvent prendre à la lettre ce que nous allons traduire pour eux d'un opuscule flamand publié, il y a une trentaine d'années, sur cette confrérie :

(1) Alph. Wauters, *Hist. des environs de Bruxelles* (3 in-8°, Brux., 1855), t. II, p. 469.

(2) Alph. Vandenoëreboom, *Ypriana : notices, études, notes et documents* (7 in-8°, Bruges, 1878), t. V, p. 132.

“ Vers la fin du onzième siècle, lisons-nous, loraque nos princes belges s'enrôlaient pour la croisade, Godefroid de Bouillon promit d'enrichir sa patrie d'un trésor précieux, s'il réussissait dans sa sainte entreprise. Quand le succès de ses armes l'eut fait monter sur le trône de Jérusalem, il se ressouvint de son vœu. Il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem duquel il obtint deux reliques, dont une de sainte Anne, mère de la sainte Vierge. Une mort prématurée n'ayant pas permis à Godefroid de doter lui-même sa patrie de ce trésor, Baudouin, son frère, chargea un des chapelains du patriarche de Jérusalem de le faire parvenir à Gand. Godefroid avait choisi cette ville à cause de l'affection qu'il avait toujours portée à Robert, comte de Flandre, qui avait pris une part si glorieuse à la conquête de Jérusalem, et qui avait été surnommé de ce fait. Robert de Jérusalem.

“ Après un long et pénible voyage, le chapelain débarqua en Italie, et d'après l'ordre de Baudouin, il se rendit à Rome pour faire connaître le but de son voyage au pape Pascal II. Cela fait, il partit pour la Flandre, où il arriva en l'an 1101, et donna la sainte relique à Baldéric, quarante-unième évêque de Tournai. L'évêque la reçut, accompagné de son clergé et de milliers de fidèles, et ordonna de la placer dans un reliquaire recouvert d'écaillés de tortue et d'orfèvrerie. Ce reliquaire devait être placé dans un buste de sainte Anne que l'on conserve encore dans l'église Saint-Nicolas (de Gand), à l'autel de la sainte. De ce jour date la dévotion des fidèles à sainte Anne, et la confrérie de ce nom. Chaque année une neuvaine se faisait en son honneur, et le dimanche qui tombait pendant ces jours de prières voyait une grande procession parcourir les rues de la ville.

“ Quand les calvinistes, en 1566, dévastèrent les églises, ils n'épargnèrent pas celle de Saint-Nicolas, et ils y détruisirent toutes les images et les statues. Seul, le reliquaire de sainte Anne échappa au désastre, parce que des membres zélés de la confrérie l'avaient caché dans l'épaisseur d'un mur. Après quelques années, quand la ville de Gand rentra sous l'obéissance des Espagnols, sous la conduite d'Alexandre Farnèse, le trésor fut tiré hors du mur, et promené triomphalement à travers les rues. La dévotion des fidèles déjà très vive, alla dès lors toujours croissant, et tout le monde voulait se ranger sous la bannière de sainte Anne.

“ Cette confrérie est la plus ancienne que l'on trouve dans l'histoire ecclésiastique de notre ville. ELLE EXISTE DEPUIS L'AN 1101, puisque le pape Pascal II l'approuva, et l'enrichit de nombreuses indulgences, le 15 avril de cette même année. Plus tard, d'autres

souverains Pontifes lui accordèrent des faveurs, par exemple : Alexandre VI, le 26 mai 1494, Urbain VIII, le 12 février 1642, et Benoît XIV, le 31 mai 1747. Les troubles et la révolution du siècle dernier ont fait disparaître les textes originaux de ces indulgences (1).”

Au mois de juillet 1891, il nous fut donné de voir le buste antique vénéré par tant de générations, et ce jour-là, comme aux meilleures époques de la piété gantoise, un grand nombre de personnes l'entouraient à genoux. Nous pouvions lire aussi les noms des personnages illustres qui ont appartenu à la confrérie. Nous les avons cités, on s'en souvient, dans l'article précédent. Au quinzième siècle, l'association était très florissante, et un mémoire du temps énumère les tableaux et autres objets précieux dont sa chapelle était enrichie (2).

Saint-Nicolas n'était pas la seule église de Gand qui possédât une confrérie de sainte Anne. On en trouve une autre en 1498 à Saint-Martin, sous les vocables réunis de sainte Anne, saint Gilles et saint Job. En 1502, elle soumit ses statuts à l'approbation des magistrats de la ville, et il fut décidé que, dans les cérémonies de l'église, les administrateurs porteraient un costume de couleur orné d'un insigne distinctif (3). Il y en eut une autre plus tard, en 1693, à Saint-Michel.

Le passage des reliques de sainte Anne et la proximité de Gand dut amener la création de nouvelles confréries à Tournai. Un cartulaire de l'église Saint-Brice daté de 1288 nous fait connaître que, à cette époque, il existait déjà dès longtemps dans cette même église une "chapellenie de sainte Anne" (4), ce qui veut dire proprement une confrérie.

En 1329, le chanoine Jean de Boulars en fondait une autre à Notre-Dame, et plus tard en 1391, l'évêque Jean de Wasonne instituait, en l'honneur de la sainte, un office solennel avec chant, lumineux et sonnage. Plus tard encore, Clément VII accordait des indulgences aux fidèles qui garderaient la fête de sainte Anne et

(1) Anon., *Handbookje des broederschaps vande heilige moeder Anna, opgereght in de parochiale kerk van des: H. Nicolaus te Gent*, in-32°, Gent, 1860, p. 6-11.

(2) L. Diericx, *Mémoires sur la ville de Gand* (2 in-8°, Gand, 1814), t. II, p. 110 et 452.

(3) Rembry, *St. Gilles, sa vie, etc.*, (2 in-8°, 1881), t. II, p. 636.

(4) L. Cloquet, *Tournai et Tournaisis*, (in-18°, Bruges, 1884), p. 337.

qui, ce jour-là, s'abstiendraient " d'ouvrer (1)." Enfin Charles Véron nous parle d'une procession que les confrères faisaient tous les premiers mardis de chaque mois, et où l'on chantait :

Ave mater matris Dei
 Per quam salvi fiunt rei.
 Ave prole fecundata
 Anna Deo dedicata,
 Pro fideli plebe tota
 Apud Christum sis devota (2).

Au quatorzième siècle appartient encore la " Confrérie de la Conception " fondée à Saint-Séverin de Paris en 1311, et qui portait sur son méreau la Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne sous la Porte dorée. Vient ensuite la confrérie " fondée à Saint-Eustache de Paris en 1342 par les exécuteurs testamentaires de Marie, la pâtissière bourgeoise, lesquels achetèrent, pour la doter, une rente sur la boîte royale de la marée (3)." Une chapelle de l'église rappelle encore le souvenir de cette ancienne institution.

On peut rapporter à la même époque—sinon à une date plus éloignée—la Confrérie de Saint-Nicolas des Champs. C'est du moins ce qu'atteste une gravure que nous avons vue au Cabinet des Estampes de Paris, et qui semble remonter à la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième. La gravure mesure 0.275m x 0.180 (à peu près 11 pouces par 7). On lit en haut :

SAINCTE ANNE, MERE DE LA STE VIERGE, PATRONNE DES FAMILLES
 CHRÉTIENNES.

Au milieu, dans un cartouche :

La confrairie
 de Ste Anne Erigée en
 l'esglise parrochiale
 St Nicolas des cha(m)ps
 A Paris, il y a
 plus de trois
 cents ans.

Sur les colonnes qui soutiennent l'encadrement, on lit : *O sancta Anna inter mulieres benedicta et inter matres beata. V. Ora pro nobis, beatissima Anna,* etc. Dans une partie de l'encadrement, on voit au fond, un temple, à peu près celui de Raphaël dans le *Mariage de la Vierge*. Sur les marches et le parvis, se tiennent diverses personnes.

(1) J. Le Maistre d'Anstaing, *Recherches sur l'histoire..... de l'égl. cath. de N.-D. de Tournai* (2 in-8o, Tournai, 1842), t. 1, p. 238.

(2) Chs. Véron, *Le triomphe de S. Joachim et de S. Anne...*(Tournai 1624), p. 642.

(3) Lobeuf, *Hist. de la Ville..... de Paris* (15 in-12o, 1754), t. 1, p. 98, et *Revue Archéolog.*, année 1854, p. 710.

parmi lesquelles on reconnaît facilement sainte Anne, quoiqu'elle ne porte pas le nimbe. C'est évidemment la femme qui, tenant déjà deux enfans par la main, tend une pièce de monnaie à un pauvre boiteux.

Après Paris, Londres.—Dugdale a écrit tout un livre sur Saint-Paul de Londres, et il n'a pas oublié la Gilde pour nous si intéressante qui avait là son siège. “ J'en viens, dit-il, à cette fameuse crypte située sous le chœur de l'église, où se voient trois rangées de gros et massifs piliers.

“ Cette crypte étant une église paroissiale, dédiée à la vierge sainte Fède, s'appelait jusqu'ici l'église de Sainte-Fède *in Cryptis* ou plus vulgairement Sainte-Fède-sous-Terre. Mais là, à part les anciens ornemens dont un inventaire peut se voir dans un parchemin conservé chez le doyen du chapitre de Saint-Paul, je n'ai rien à noter que les *chanteries* et les Gildes. ”

Dugdale cite quatre de ces chapellenies, puis il ajoute : “ Il y avait en outre, dans l'enceinte de cette crypte, deux *Gildes*. La première, placée sous l'invocation de sainte Anne, fut fondée en 1371, Jean de Appilby étant alors Doyen de Saint-Paul. De lui et de son chapitre, la dite fraternité représentée par son recteur, obtint le libre usage à des heures convenables, d'une chapelle y construite, et les clefs de la même et la liberté d'y introduire toutes peintures, images, livres, calices, etc., en l'honneur de sainte Anne, pour l'ornement de cette chapelle (1). ”

Saint-Paul de Londres, aujourd'hui si froid, avait eu autrefois la vie, jusque sous terre ! Au voyageur catholique ce souvenir est bon, et redonne une voix au grand colosse muet.

(1) Dugdale, *The History of St Paul's Cathedral in London from its foundation*, (in-fol., London, 1716) : Saint Faith's Church (under the Quire of Paul's).

I come to that vault situate under Part of the Quire, and the structure Eastward thereof; wherein are three Ranks of large and massy Pillars (as shown).

This being a Parish-Church, dedicated to the honour of saint Faith the Virgin, was heretofore called *Ecclesia S. Fidis in Cryptis* or in the Crowds (*peut-être pour* Grounds)—according to the vulgar expression. But thereof, farther than the ornements anciently belonging to it, of which a particular Inventory is to be seen in an ancient Parchment roll, remaining in the custody of the Dean and Chapter of S. Paul's, I have no more to take notice, than the *Chantries* and monumental Inscriptions.

Of these Chantries, the first was founded in 23 E. 3 (rien de plus explicite). p. 119.

Besides these *Chantries*, there were two Gilds within the Precinct of this Undercroft, the one of *Saint Anne*, founded in anno MCCCLXXI, John de Appilby being then Dean of Paul's; of whom and the Chapter, the Warden and Fraternity thereof obtained License of Ingress and Egress into a certain Chapel here, at fitting hours, and to have keys of the same; as also liberty to bring in any Pictures, or Images, Books, Chalices, &c., in honour of *Saint Anne*, for the ornament of that Chapel. p. 120.

Il existait donc dès le quatorzième siècle, en France et ailleurs, des confréries de sainte Anne, mais le quinzième siècle les vit naître et se développer en bien plus grand nombre, parallèlement au développement du culte lui-même. On en peut mentionner plusieurs d'abord pour l'Allemagne de cette époque : on en trouve trois à Mayence, dont une, en 1404, dans l'église de Saint Wigbert (1), dépendante d'un monastère de Cisterciennes ; une autre en 1428, chez les Dominicains, et c'est celle qui existe encore aujourd'hui dans l'église paroissiale de Saint-Emmeran ; la troisième chez les Carmes, confirmée définitivement en 1489 par l'archevêque Berthold de Henneberg (2).

Après Mayence vient pour 1463 Wimpfen (3) ; pour 1476, Cologne (4) ; pour 1480, Coblenz, (5) ; pour 1481, Francfort (6) ; pour 1484, Osnabruge ; pour 1492, Kœnigsdorf ; pour 1496, Worms et Gernshei (7). A Francfort, la chapelle de la confrérie fut bâtie à grands frais, et l'on plaça dans une monstrance en argent les reliques qu'on avait fait venir de l'abbaye de l'Île-Barbe près Lyon (8). A Worms, la chapelle fut érigée en 1496, et la chronique locale raconte que l'empereur Maximilien assistait à la cérémonie avec sa femme Anne de Bourgogne et d'autres grands seigneurs, membres de l'association. Ce fut un des comtes de la suite impériale qui posa la pierre de l'autel (9).

Pour la confrérie d'Osnabruge et toutes celles qu'elle fit naître dans les alentours, l'abbé Trithème a des pages chaleureuses et qu'il vaudrait la peine de lire, comme preuve de sa grande dévotion à sainte Anne. Il y prend à partiles " profanes détracteurs " de la piété populaire qui prétendent que ces fraternités ont pour effet de diminuer la foi catholique, de soustraire à Dieu le culte qui lui est dû, de réduire à néant l'autorité des pasteurs ecclésiastiques, et

(1) *Thuringia sacra*..... (Francfort, 1737) p. 548.

(2) Revue allemande *Der Katholik*, 1878, 1ère partie, vers p. 65.

(3) (5), (6), (7), (8), (9) *Der. Katholik*, cité ci-dessus, passim.

(4) Copenstein, *Quodlibetum Coloniaense de Fraternitate S. Rosarii B. V. Mariæ* (in-120, Coloniae, 1624), p. 23 : Tertio, quia illa sanctissima vidua Anna nobis prolem hanc tam generosam immo sororem piissimam, virginem dico Mariam protulit, quæ fructum vitæ obtulit. Hinc est quod pro aliquali gratitudine in honorem horum trium : scilicet matris Annæ, et filiæ Mariæ, et filii Christi Dei et hominis singulis feriis tertiis, tria *Pater noster* et tria *Ave Maria*, a confratribus et sororibus huius Fraternitatis dici et sibi invicem communicari sub pena consimili protacta prænominatus fundator optavit et petivit. — Ce fondateur, d'après le même Copenstein, s'appelait Jacques Sprenger. Le même chapitre rapporte un miracle de la Sainte, déjà raconté par Trithème, *De Laudibus*, ch. XII.

surtout de détourner des églises séculières, au profit des églises monastiques, les offrandes des fidèles. " Accusation scélérate," à laquelle il répond par la négative absolue sur tous les points. Et en somme, ajoute-il, " pourquoi nous faites-vous la guerre, si ce n'est pour le profit de vos bourses, pour l'amour de l'or, et non pour l'amour de Dieu ! Cessez donc cette lutte insensée, et ne vous arroyez pas le droit de condamner ce que tant de souverains Pontifes ont solennellement approuvé. Croyez-moi, il n'est pas bon de tirer la langue (*linguam extendere*) contre les saints de Dieu, et c'est jeter la honte au front de la Vierge Marie que de parler comme vous faites contre sa mère (1) ! "

Jacques Polius mentionne encore plusieurs autres confréries qui existaient en Allemagne de son temps, c'est-à-dire dans la première moitié du dix-septième siècle, et il cite celles de Fulde, d'Aix-la-Chapelle, d'Andernach, de Borenhoven, près Boppard, de Coblenz, d'Esseren près Berchem, d'Erpel et de Kempen près Cologne, de Halberstadt, de Lintz, de Mannebach près Bacharach, de Sechtem près Bruhl, de Lorich, de Rothenburg, de Berncastel, de Düren, de Hammerstein près Andernach, où la confrérie existait de temps immémorial ; de Cologne où il y en avait chez les Carmes, chez les Mineurs conventuels et les Recollets, et de même dans l'église collégiale de Saint-Cunibert et dans la chapelle de Saint-Benoît (2). Nous ajoutons d'après la *Germania sacra* de Hansizius, la " sodalité" de Salzbourg, instituée en 1619 et confirmée la même année (3).

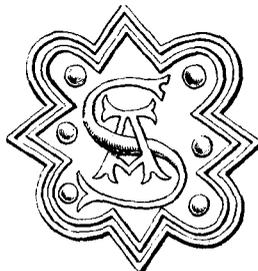
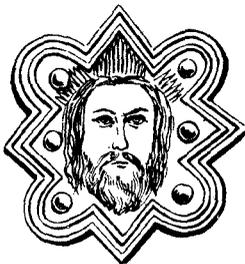
L'ordre chronologique que nous suivons présentement nous ramène dans les Pays-Bas où nous trouvons, outre les confréries de Gand et de Tournai qui existent depuis longtemps, celle des Augustins de Liège, fondée en 1515 par Erhard de la Marche, évêque et prince de Liège (4) ; celle de Sainte-Anne de Bruges, plus spécialement chargée du soin des pauvres, et dont nous donnons ci-joint les mé-

(1) Trithème, *De Laud. Smæ M. Annæ*, Leipzig, fol. 33 r^o et v^o : " Quis nesciat quod pro marsupii vestris bellum contra sanctas fraternitates geritis, et monachos non amore Dei sed auri laceratis....Cessate, obsecro, cessate ab hac stultitia ; et nolite reprehendere quod tantos pontifices cognoscitis approbasse. Credite mihi, non est bonum contra sanctos Dei linguam extendere ; non est bonum tantorum hominum devotionem erga sanctam Annam velle prohibere. Confusioni Mariæ appropriat qui os suum contra sanctam Annam laxat, etc."

(2) Polius, *Historia SS. J. et Annæ*, p. 162ss, et du même, *Exegeticon*, p. 307.

(3) Hansizio (auct.) *Germaniæ sacræ* t. II, p. 761 (Aug.-Vind., 1727).

(4) " Anno 1515 institutam a nostris confraternitatem S. Annæ confirmat serenissimus Erardus a Marca, Ep. et Princeps Leodicensis qui et ipse adscriptus est omnium primus quemque in hunc usque diem cum consulibus secuti sunt viri civitatis primarii." Nicolas de Tombour, *Prover. belgica ord. eremit. S. Aug.* in-fol., 1726, p. ?



Divers méreaux de l'église Sainte-Anne. A Bruges.

reaux ; enfin celles de Dixmude (1), d'Ellignies Sainte-Anne et de Bottelaere.

Cette dernière fut érigée l'an 1626 et confirmée la même année par le pape Urbain VIII qui l'enrichit de nombreuses indulgences (2). Le même pape approuvait en 1644 pour la ville de Bruxelles, une association semblable (3) qui, déjà depuis plusieurs années, tenait ses réunions dans la chapelle Sainte-Anne située sur la rue de la Montagne.

De la Belgique nous revenons en France où, on s'en souvient, nous avons trouvé dès le quatorzième siècle une confrérie historiquement prouvée. A quelle époque remontent les fraternités similaires d'Hazebrouck (4), de Rennes, de Dol et d'Amiens, nous ne saurions le dire, mais nous sommes mieux renseigné sur la confrérie d'Auray, et nous nous y arrêterons un moment.

Anne d'Autriche et Louis XIII avaient été informés des événements miraculeux opérés à Sainte-Anne d'Auray après la découverte de l'antique statue de la sainte par le bon Nicolazic. Dès lors ils avaient conçu le projet d'y établir une grande confrérie. Anne d'Autriche écrivit donc pour ce sujet aux pères Carmes d'Auray, le neuf août 1638, et envoya en même temps une lettre au général de l'Ordre à Rome. Empressé de se rendre au désir de la reine, celui-ci demanda et obtint, le 21 septembre de la même année, l'expédition de la bulle d'établissement. De son côté, Louis XIII écrivit au maréchal d'Estrée, ambassadeur extraordinaire de France à Rome, pour qu'il impétrât du Pape Urbain VIII diverses grâces et privilèges. Voici le texte de sa lettre :

“ Mon cousin,

“ Ayant une dévotion particulière à sainte Anne, et la reine ma femme aussi, ce nous est un grand contentement de savoir que Dieu a fait plusieurs miracles par son intercession et a départi plusieurs grâces à ceux qui l'ont invoquée dans une chapelle dédiée à cette sainte, près d'Auray, en Bretagne. C'est ce qui m'a convié à donner aux religieux qui la desservent, une notable relique de ladite sainte pour y être portée en ladite chapelle. Et afin que Dieu

(1) Gramaye, *Antiquitates belgicae* (in-fol., Lovanii, 1708), p. 127.

(2) *Handboekje der Godvruchtigheid tot de H. Moeder Anna bijzonderlijk geëerd in de Kerk te Bottelaere.*—in-32o, Gent, 1880.

(3) Rombaut, *Bruxelles illustré* (2 in-12o, 1779), t. II p. 245 et Du Welz, *Vie de S. Anne* (Bruxelles, 1779), p. 85.

(4) Borel d'Hauterive, *Armorial*, déjà cité, p. 213.

y soit d'autant plus honoré et ses serviteurs consolez de ses bénédictions, je désire que vous demandiez à nostre Saint-Père, des indulgences pour ceux qui y feront leurs prières et dévotions à certains jours de l'année, selon le mémoire que les religieux Carmes qui sont à Rome mettront entre vos mains. Cette lettre, qu'ils vous rendront en même temps, n'estant à autre fin, je ne vous la ferai plus longue que pour vous recommander d'avoir ce soin. Priant Dieu, qu'il vous aye, mon cousin, en sa sainte garde.

" Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 17 mars 1639.

LOUYS

" BOUTHEILLER."

Le pape accorda, par une bulle du 22 septembre 1638, une indulgence aux confrères et sœurs le jour de leur entrée en la confrérie, aux jour et fête de sainte Anne, moyennant la confession, la communion et la visite d'une église ou d'une chapelle dédiée à la sainte. Il en ajoutait une troisième qu'on pouvait gagner à l'article de la mort. De plus, aux principales fêtes de l'Église, et à certaines pratiques spéciales de dévotion, s'attachaient un grand nombre d'indulgences partielles, comme par exemple : à l'assistance à la sainte messe et aux assemblées publiques ou privées de la confrérie ; à la récitation de cinq *Pater* et cinq *Ave*, pour les défunts ; aux œuvres de zèle pour l'instruction des pauvres et la conversion des pécheurs.

Après ces premiers préliminaires, Anne d'Autriche écrivit à Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, en le priant d'ériger au plus tôt la confrérie de sainte Anne. Nous donnons ici le texte de la lettre royale.

" Monsieur l'Evesque de Vennes, la dévotion que j'ay plus que tous autres à sainte Anne pour l'honneur de son nom, que je porte, me fait vous prier instamment de vouloir instituer une confrairie en son honneur, et entre les prières que vous ordonnerez y estre faites, les religieux dudit lieu chanteront à haute voix, à l'issue des vêpres, les litanies de sainte Anne, pour la conservation, la prospérité du Roy mon seigneur et des enfants de France. Cette dévotion me sera si agréable, que j'en favoriserai volontiers l'accroissement, par la singulière protection en laquelle je la prendrai d'aussi bon cœur que je prie Dieu, de vous avoir, monsieur l'Evesque de Vennes, en sa sainte garde.

" Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 22 novembre 1640."

En conséquence de ces lettres, et pour " satisfaire aux volontés de la Reyne," l'évêque de Vannes se transporta à Sainte-Anne

d'Auray le 15 février 1641, et institua la dévoute confrérie. Le même jour il en publia et fit afficher les statuts. Cette confrérie fut érigée non seulement dans l'évêché de Vannes mais encore en plusieurs autres. Victor Le Bouteiller, archevêque de Tours, par décret du 13 novembre 1642 ; René du Louet, évêque de Cornouaille, par décret du 11 mai 1647 ; Balthasar Grangier, par décret du 10 mai 1649 ; Robert Cussi de la Bérardière, évêque de Léon, par décret du 13 novembre 1652, approuvèrent tous la publication, dans leurs diocèses respectifs, des statuts de la confrérie, et lui accordèrent leur patronage.

Voici en abrégé quels étaient ces statuts :

1° "Les confrères et sœurs porteront une singulière dévotion à la glorieuse sainte Anne, la réclameront en leurs besoins, pratiqueront chaque jour quelque acte à son imitation et en son honneur, feront prières pour leurs nécessités, et des confrères et sœurs, devant quelque image de la sainte, soir et matin.

2° " Feront trois communions, l'une dans l'octave de Noël, l'autre celle de sainte Anne, et la troisième dans l'octave de la Commémoration des morts, pour les frères et sœurs décédés.

3° " Chaque jour assisteront, s'ils sont sur les lieux, à la litanie de sainte Anne, qui se chante après vespres, pour la conservation de Leurs Majestez très chrestiennes, des Enfants de France et de leurs successeurs. De quoy ils seront avertis par le son de la plus grosse cloche de l'église.

4° " De plus, tous les jours de l'octave de sainte Anne et les premiers mardis de chaque mois, non occupés de fêtes solennelles, sera chantée la messe de l'office de sainte Anne pour recommander à Dieu l'état de la sainte Eglise et de Leurs Majestez très chrétiennes et des confrères et sœurs.....

5° " La vigile de la feste de sainte Anne, tous les ans, se fera une procession solennelle par les religieux, où l'image de sainte Anne et la relique donnée par Leurs Majestez seront portées avec prières aux mêmes fins que dessus.....

6° " Les confrères et sœurs imiteront la glorieuse sainte Anne dans la distribution qu'elle faisait de son bien en trois parties : pour le temple, les pauvres, et sa famille, afin d'attirer la bénédiction de Dieu et sur eux et sur tout ce qui leur appartient."

On le devine, la reine Anne voulut entrer la première dans la confrérie, et elle écrivit son nom de sa propre main sur le registre, en recommandant expressément que ceux du dauphin, depuis Louis XIV, et du duc d'Anjou fussent inscrits auprès du sien. Par

la suite, d'autres noms illustres s'y ajoutèrent que nous avons déjà mentionnés ailleurs (1).

Les confréries plus ou moins anciennes que nous venons de nommer ne sont évidemment pas les seules que la France ait possédées dans les siècles passés, mais, avec la meilleure volonté du monde, il serait impossible de les faire revivre toutes à l'histoire, les documents qui s'y référaient ayant péri pour la plupart. On n'oublie pas les terribles ravages exercés par la Révolution sur tout ce qui pouvait rappeler la foi et la piété des anciens jours, et nous voyons encore d'ici tant d'archives ou de précieux ouvrages des églises et des monastères jetés aux flammes, ou amoncelés, par milliers, dans le lit des rivières jusqu'à les rendre guéables. Faisons donc ici notre deuil de tant de ruines irréparables, comme plus tard nous devons également le faire pour un si grand nombre d'œuvres artistiques à jamais perdues.

De la France nous passons en Italie, en saluant au passage l'ancienne confrérie d'Apt et la récente fondation du P. Barrelle à Marseille. En 1844, ce zélé missionnaire organisait en cette ville une congrégation de sainte Anne pour les femmes du peuple, et une retraite qu'il leur prêchait l'année suivante, se terminait par l'érection de la belle statue de la sainte que les congréganistes portent aujourd'hui encore dans les processions (2).

A Rome, sainte Anne a été de tout temps la patronne des palefreniers. Une de ses églises, située au pied du Vatican, porte leur nom, et il y a lieu de croire que leur confrérie est très ancienne. Elle est aussi la plus illustre, si l'église où elle a eu longtemps son siège, est elle-même la plus illustre du monde. Nous avons nommé Saint-Pierre de Rome. Le Père Philippe Bonanni, est parvenu, au moyen de médailles anciennes représentant, en tout ou en partie, l'ancienne basilique vaticane, à reconstruire cet édifice auguste, et parmi les autels qu'il indique, nous signalons celui qui était dédié à sainte Anne, et où, suivant l'archéologue, " les servi-

(1) Kernatoux, *La gloire de sainte Anne*, éd. de Vannes, 1847, p. 133 ; Tonsaint-Gautier, *Dict. des confréries*, p. 134 s. ; Max. Nicol, *Sainte-Anne d'Auray*, 1887, in-80, p. 86 ; *Annales de S.-Anne de Beaupré*, juin 1887.

(2) Chazournes, *Vie du P. Barrelle*, S. J. (Plon, 1870) t. 1, p. 365.

teurs des Cardinaux, vulgairement appelés *Palefreniers*, se réunissaient à certains jours pour réciter leurs prières communes (1).” La médaille qui a servi de document ou de pièce justificative au Père Bonanni fut frappée avant 1640, et la confrérie elle-même était sans doute antérieure à cette date.

Une autre fraternité de sainte Anne, peut-être également ancienne, a été rétablie en ces dernières années à Saint-Laurent “in Borgo” par les Clercs réguliers des écoles pies. Elle remonte à la fin du quatorzième siècle au moins, comme le prouve la bulle des indulgences qui leur fut accordée à cette époque (2).

L'existence de ces deux confréries à Rome permet de conclure à celle de beaucoup d'autres pour le reste de l'Italie. En tout cas, il ne peut pas y avoir de doute pour le diocèse de Milan, au temps de saint Charles Borromée. Les *Acta* du saint Cardinal publiés à Lyon en 1642 mentionnent le fait de cette manière : “Les deux sodalités pieusement instituées dans quelques villes de cette province, l'une des vierges de sainte Ursule, l'autre des veuves de sainte Anne, ont produit, la grâce de Dieu aidant, des fruits de salut dans les familles et parmi les populations. C'est pourquoi, chacun de nos évêques suffragants, selon qu'il le jugera opportun, devra prendre très grand soin d'ériger l'une et l'autre sodalité, tant

(1) Bonanni, *Numismata Summorum Pontificum Templi Vaticani fabricam indicantia* (in-fol., Romæ, 1696), p. 37. Le titre du chapitre porte : *Altaria antiqua*. Voici le texte original : “Numero hoc (27) indicatur altare sub invocatione sanctæ Annæ, quod Matthias Papanonius Canonicus reddidit. Ad illud statis diebus, S. R. E. Cardinalium famuli vulgo Parafrenarii conveniebant, ad sacras preces recitandas. Ejus iconem exprimi curavit Illustrissimus Ciampini in tabula XIX, litt. H.”—Les Bollandistes, t. XXVII, p. 94, indiquent également cet autel.

(2) Extrait de Josephus Schneider, S. J., *Rescripta authentica sacra Congreg. indulgentiis sacrisque reliquiis preposita* (in-8o, Ratisbonæ, 1885), p. 535-6 :

Summarium indulg. aliorumque bonorum spiritualium congregationis Devotorum et Devotarum S. Annæ renovatæ in ecclesia S. Laurentii “in Borgo” PP. Clericorum Regularium Piarum Scholarum.

Liste des indulgences, et entre autres :—

6o Quilibet frater et soror hujus Cong. post mortem gaudebit suffragiis viginti missarum, quæ celebrabuntur et applicabuntur singulis annis pro animabus eorum ad altare consecratum a s. p. Benedicto XIII in honorem Beatissimæ Virginis et SS. Joachim et Annæ quod Benedictus XIV in perpetuum quotidie privilegiatum declaravit per breve *Omnium salutis* expeditum anno 1743.

9o Pro omnibus fidelibus, quamvis non adscriptis, Benedictus XIII fel. rec. concessit indulgentiam plenariam quotidianam lucrandam semel in anno a quocumque, qui quolibet anni die ad arbitrium suum cum supradictis conditionibus visitaverit altare a se consecratum, et indulg. 50 annorum et totidem quadragenarum visitantibus illud in die anniversario consecrationis, qui est dies 17 Februarii.....”

dans sa ville que dans les principales églises de son diocèse." — Signé : Charles Borromée, 1576 (1).

De Milan, si nous entrons en Suisse, nous trouverons une confrérie établie à Fribourg, en 1508 (2), et si, poursuivant plus loin notre course, nous atteignons la Pologne, nous en verrons deux autres, à Varsovie et à Posnan.

La confrérie de Varsovie était déjà ancienne quand elle fut érigée en archiconfrérie par Sixte-Quint, en 1586. Le *Bullaire romain* reproduit le diplôme relatif à cette érection, et l'on y voit que la confrérie n'était pas seulement en honneur à Varsovie, mais dans la plupart des villes et villages de la Pologne, de la Lithuanie et de la Russie (3).

Enfin, pour terminer par un souvenir de famille, le *Bullaire des Frères-prêcheurs* mentionne une confrérie fondée à Preslau dans le diocèse de Posnan par un dominicain, le P. Vincent de Lemberg,

(1) *Sodalitates illæ duæ, una virginum sanctæ Ursulæ, altera viduarum sanctæ Annæ in aliquot provinciæ hujus urbibus piè institutæ..... uberrimos, adjutricæ Dei gratia, fructus et populis et familiis attulerunt..... Quare unusquisque Episcopus tum in urbe, tum in oppidis diocesis suæ insignibus sodalitatem utranque ut opportunum viderit, quam diligentissime erigi, institutive curet.*—Dans les actes du IV^e Concile de Milan, p. 163 des *Acta Ecclesiæ Mediolanensis a sancto Carolo cardinali S. Prædicitis, archiep. Mediolan. condita*, Federici Card. Borromæi archiep. Mediolan. ju-su collecta et edit., 2-in.fol., Lugduni, 1642.

(2) *Der Katholik*, ut sup., p. 64.

(3) "Sixtus Papa V, ad perpetuam rei memoriam :

"Præclara, ac insignia charitatis et pietatis opera, quæ dilecti filii, Prior, seu senior, Camerarius, Deputati, alique confratres societatis S. Annæ, quæ gloriosissimæ Virginis Salvatoris Nostri Jesu Christi genitricis Matrem esse et appellari commerita fuit, ad gloriam Dei, et animarum Christi fidelium salutem quotidie exercent, nos inducunt, ut eandem confraternitatem, quæ non solum Lonzæ, Vilnæ, Carinæ, Scampis, Varsaviæ, Vartæ, Leopoli, sed etiam per universam Poloniam, Lituaniam, et Russiam tam apud fratres S. Francisci de observantia, quam apud alias plerasque Ecclesias, atque sacella ejusdem sanctæ Annæ erecta, et instituta reperitur, ampliori, ac digniori nomine, ac titulo decoremus, ac illustremus, favoribusque, gratiis et prærogativis prosequamur opportunis.

"Itaque charissimæ in Christo filiæ nostræ Annæ Poloniæ reginæ illustris ejusdem societatis Patronæ, ac Protectricis, supplicationibus hac in parte inclinati, Confraternitatem S. Annæ prædictæ Varsaviæ existentem in Archiconfraternitatem et caput omnium Confraternitatum, sub eadem invocatione in quibuslibet civitatibus, Terris, oppidis, et locis Regni Poloniæ, ac allis Dominiiis, et ditionibus prædictæ reginæ Annæ constitutis erectarum, et erigendarum, et aliarum cujusvis alterius nuncupationis ejusdem tamen instituti eidem Archiconfraternitati pro tempore aggregandarum auctoritate apostolica perpetuo erigimus et instituímus, etc, etc.

"Datum Romæ die 16^a septembris 1586, Pontificatûs nostri anno II." *Bullarum... Summorum Pontif. amplissima collectio* (Romæ, 1741), t. IV, part. IV^a, p. 238.

comme l'appelle le texte de la bulle publiée à cette occasion par le pape Paul V, en 1608 (1).

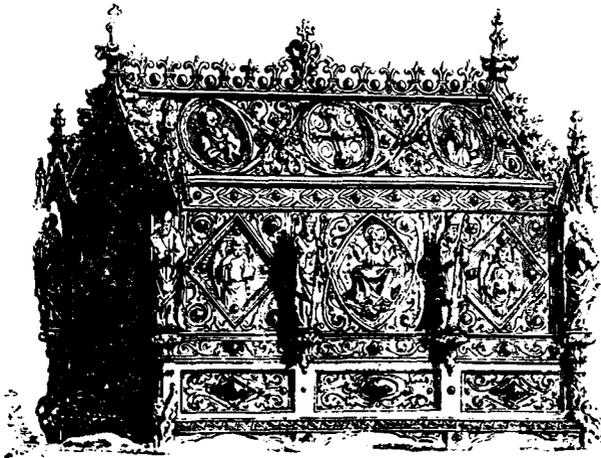
Ainsi bien des fois, nos pères des siècles passés ont rendu leurs hommages à notre chère sainte, depuis le premier qui lui dédiait un autel en 1308 dans son couvent de Carcassone, jusqu'à ce Vincent de Lemberg et au-delà. Et le lecteur devine qu'au plus humble fils de cette famille religieuse, ces traditions de piété sont une lumière et une force dans le travail qu'il poursuit.

(1) *Bullarium ordinis Prædicatorum*, t. V. p. 661 : Paulus V, ad perpetuam etc.

Dilecto filio Vincentio de Leopoli fratri ordinis Fratrum Prædicatorum. Ex pastoralis officii nostri debito, ad ea libenter intendimus per quæ Christi fidei devotio, et animarum salus augeri possint. Supplicationibus igitur tuo nomine Nobis humiliter porrectis, inclinati, tibi, ut unam sanctissimæ Corporis Christi, et aliam sub sanctissimæ Trinitatis in ecclesia domus Ord. F. Prædicatorum Leopoliensis (*Lemberg, ou vulgairement Lwowie*), ac aliam sub sanctæ Annæ in ecclesia Parochiali oppidi Preslaviensis Diocæsis Posnaniensis necnon aliam sub Rosarii.....erigere, seu erigi facere libere, et licite valeas, apostolica auctoritate, tenore præsentium facultatem, et auctoritatem concedimus, et impertimur.....Datum etc, die 28a aprilis 1608.

Cette bulle se trouve aussi dans : *Acta sanctæ Sedis necnon Magistrorum et capitulorum generalium S. O. Prædicatorum, pro Societate SS. Rosarii*, jussu fr. J.-M. Larroca edit (4 tomes in-8°, Lyon, 1891), vol. II part. I, ou t. III, p. 235.

fr Paul-V. Charland
des frères prêcheurs



IMPRESSIONS DE VOYAGE

A MON INSÉPARABLE COMPAGNON DE VOYAGE

M. ROMÉO POISSON.

(*Suite et fin*).

LE paysan français a le culte des arbres, et partout l'on voit des ombrages délicieux. Le nôtre rase tout, auprès de sa demeure. Il est implacable : on dirait que la vue d'un arbre qui fleurit l'agace. Il veut que sa maison soit vue du chemin, et que le chemin soit vu de la fenêtre. Ne pas voir passer le monde, quel ennui pour la ménagère !

Les routes, en France, sont comme des rubans qui se déroulent sur des nattes verdoyantes. Les chevaux y peuvent mener de lourdes charges, et jamais d'ornières où les voitures trop secouées laissent comme ici, les raies ou les jantes de leurs roues. Si nos cultivateurs pouvaient un jour comprendre l'utilité des bons chemins ! Ils s'imaginent qu'ils ont assez fait et qu'il ne leur reste plus rien à apprendre, quand ils sont entrés, clopin clopant, dans cet autre bon chemin qu'on appelle chemin du paradis. Les apôtres dévoués qui les poussent dans celui-ci réussiraient peut-être à lui faire aimer les autres.

Les champs sont séparés par des fossés ou des haies, pas de clôtures. Les troupeaux sont gardés par des bergers. J'ai entendu la voix mélancolique d'un de ces Tityres modernes qui chantait, le dos appuyé contre un pommier :

Reposons nous sur la fougère,
Profitions de notre printemps...
N'oublions pas, douce bergère,
Que l'amour fait passer le temps.

En revanche, hélas ! le temps fait passer l'amour, mais bien tard. O berger, me disais-je en aparté, tu n'es donc pas un mensonge, une illusion, un rêve de poète !..... Tu vis, tu chantes, et tu aimes !..... Quant aux moutons, je n'en doutais pas : j'en avais tant vus déjà !

La campagne que nous traversons est fort accidentée. Ici le convoi s'enfonce sous les collines, là il s'élançe sur d'élégants

viaducs. Un long tunnel, obscur, enfumé, nauséabond, comme tous les chemins souterrains, débouche sur l'intéressante ville de Rouen, l'une des premières de la France par la beauté de ses monuments, l'une des plus curieuses par les rues étroites, les maisons hautes et irrégulièrement bâties qu'elle garde comme une relique à côté de ses belles avenues modernes.

La vieille cathédrale dresse bien haut sa façade de pierre si richement sculptée et toute grouillante d'un peuple de statues. C'est dans ce vaste temple noirci, rongé par les siècles, que se trouvent les tombeaux de Rollon, de Guillaume Longue Epée, de Richard Cœur de Lion et de plusieurs autres Normands célèbres. Là aussi la tombe des Cardinaux d'Amboise, œuvre de Boulanger Leroux, maître maçon de la cathédrale. Là encore le mausolée de Louis de Brézé, œuvre statuaire superbe bêtement salie par des visiteurs soucieux de mettre quelque part où ils seraient vus, leurs noms ignorés.

Dans leur haine de la foi ou leur fureur de destruction, les vandales de la révolution ont décapité la plupart des statuettes du célèbre portail. Au-dessus de la croisée des transepts, une flèche en fer découpé s'élève à une hauteur de cinq cents pieds. On arrive par un escalier tournant à la petite galerie circulaire qui lui fait comme une couronne, et alors un sentiment de vanité nous donne le vertige. On a monté plus de huit cents marches. On est au-dessus de bien d'autres mortels, et cela n'a coûté qu'un effort de jambes : nul travail de la pensée, nul sacrifice du cœur.

Je n'ose parler de ces merveilleuses églises que je n'ai fait qu'entrevoir dans ma course, Saint-Ouen, si belle dans sa simplicité ! et saint Maclou, l'un des plus précieux monuments de la France. Le palais de justice, bâti au quinzième siècle pour l'échiquier de Normandie, est le type d'architecture le plus achevé de l'art ogival.

C'est à Rouen que Jeanne d'Arc fut mise à mort. Une statue marque la place où la torche anglaise alluma le bûcher maudit qui dévora la plus grande héroïne de la France.

A quelques pas de là nous entrons dans la tour où la sainte guerrière subit ses interrogatoires. Cette tour faisait partie du château de Philippe Auguste. Tout près de cette place aussi nous voyons l'hôtel Bourgheroulde, décoré sur la cour d'entrée, de bas reliefs représentant l'entrevue de François I^{er} et de Henri VIII. Tout cela, noirci, usé, dévasté, par le rude toucher du temps.

La tour de la grosse horloge, qui fut le beffroi de l'ancien hôtel de ville, est aussi chose fort curieuse à voir.

Rouen garde de grands noms et de précieux souvenirs, Cor-

neille, Fontenelle, Boïeldieu, Géricault, Flaubert, Cavelier de la Salle..... et un autre de la Salle que nous connaissons tous, et dont presque tous nous avons été les élèves—le bienheureux J.-B. de la Salle.

VERSAILLES

Mais le temps fuit. Adieu, Rouen, belle et intéressante ville dont j'ai appris le nom sur les genoux de ma mère. Je ne suis pas entré chez toi, cependant, comme l'aurait voulu la chanson cadencée d'alors :

“ A Paris, à Paris,
Sur la queue d'un' p'tit' souris,
A Rouen, à Rouen
Sur la queue d'un' vieill' jument ”.....

Les années sont venues, le progrès s'est épanoui, et la vapeur ailée a remplacé la vieille jument.

Paris nous attend, Paris nous appelle, nous attire. C'est un tourbillon éblouissant où tout se précipite, où nous brûlons de nous plonger, de nous perdre..... au figuré. Mais retardons d'une heure notre entrée dans la Sodôme moderne, comme l'appelle l'innocence. Dirigeons-nous du côté de Versailles. Versailles ! ô le nom flamboyant ! Il semble qu'il y a plus de soleil ici qu'ailleurs que l'air y est saturé d'aromes. C'est ici que la royauté s'est reposée dans toute sa gloire. N'entendez-vous pas un écho des fêtes magnifiques d'un autre siècle ? La ville s'est élevée au pied du château en signe d'hommage profond. Sur son plateau de sable brûlant, le palais de Louis XIV se dresse sombre, superbe, immense comme les œuvres et les ambitions du grand roi. Louis XIII avait bâti le château primitif. Il pouvait suffire à ses goûts, à ses besoins avec ses quatre pavillons ; mais ne fallait-il pas que tout fût grand sous le règne de son fils, les salons où régnait le plaisir et les bibliothèques où l'étude avait son heure de revanche, l'oratoire où l'on se frappait la poitrine et la table où l'on mangeait où l'on buvait comme des païens et des... républicains ?

Il fallait aussi des jardins plus beaux que les jardins suspendus de Babylonne, des parcs ombreux grands comme une forêt, des eaux abondantes comme un Niagara. Et tout cela s'est fait. Les jardins ont été dessinés par Le Nôtre ; les eaux se sont élancées en mille gerbes merveilleuses des fontaines de marbre toutes sculptées ; le parc s'est étendu jusqu'à Trianon. Et c'est du côté de ces jardins tapissés de fleurs rares, de ces fontaines habitées par cent mônstres

de pierre ou de marbre, et de ce parc voilé de commodos ombrages et troué de mille sentiers pervers, que regarde avec ses cent soixante quinze fenêtres, la façade du palais longue d'environ dix neuf cents pieds.

Le musée de Versailles est presque aussi considérable que celui du Louvre ; mais il ne renferme pas que des chefs-d'œuvre. Louis Philippe s'est trop hâté de le remplir. Il occupe trois quarts des bâtiments principaux. Les peintres les plus célèbres qui dorment ici sont les trois Vernet, Paul Delaroche, Delacroix, Muller et Pujol. Que d'appartements somptueux dans ce palais de Versailles où Hardouin, le neveu de Mansart, a mis tout son génie ! Mais rien d'éblouissant comme la grande galerie. Cette pièce merveilleuse a une longueur de deux cent trente pieds environ. Le plafond, peint par LeBrun, s'élève à cinquante pieds au moins. Il représente sous des figures symboliques une partie de la vie de Louis XIV. En face des croisées s'arrondissent de grandes arcades, dont le fond rempli par des glaces, réfléchit les jardins et les pièces d'eau. Entre les arcades et les croisées sont des pilastres de marbre à la base et aux chapiteaux dorés. L'entablement est orné de sculptures, et sur la corniche reposent des trophées auxquels des enfants mignons comme des anges, attachent des guirlandes de fleurs.

En traversant ce merveilleux salon, je songeais aux grands de la terre : rois, princes, guerriers, poètes et musiciens qui s'y réunissaient avec les grandes dames de la cour—sous le feu des candélabres d'or, pour écouter les invectives de la satire ou les babillages de l'épître, les sanglots de la tragédie ou les éclats de rire de la comédie ; pour raconter les derniers triomphes ou rêver des faits d'armes nouveaux. Et je voyais tourbillonner dans une ronde étrange, étincelante, fantastique, enivrés de gloire et d'aromes et de vin, tous ces personnages illustres par leur génie ou leur ambition, par leur héroïsme ou leur fierté, par leurs grâces ou leur galanterie ; et cette solennelle mais amère parole du plus grand des rois, du plus sage des penseurs et du plus heureux des hommes : Vanité des vanités !... montait à mon oreille comme de la tombe séculaire où toute cette terrestre félicité s'est évanouie.

Cependant ceux qui vivaient ainsi dans les plaisirs, dans la gloire et les enivremens de l'amour, ne mouraient point d'ordinaire, sans se frapper la poitrine. Et j'ai vu la chapelle sainte avec son autel de marbre doré, où coulait pour la rémission des péchés de cette cour voluptueuse, le sang de l'immortel agneau. Aujourd'hui le vice s'affiche moins ; il ne se pare plus de ces ravissantes couleurs que savaient lui donner l'exquise délicatesse ou la poli-

tesse singulière d'une civilisation sans égale ; il se contente de se cacher. Mais aussi il n'inspire plus de ces remords salutaires qui cherchent la cendre et le cilice, et les pénitences qui l'expiant ne rachètent plus les âmes qu'il a scandalisées.

PARIS

Et maintenant traversons ces superbes villages qui ceignent Paris. comme d'une guirlande, et entrons dans la capitale de l'Europe. Nous n'y entrerons point par la porte Saint-Denis, comme les rois d'un autre siècle, parce qu'aujourd'hui la plus belle porte où l'on puisse passer s'appelle l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et le plus beau chemin : l'avenue des Champs Elysées.

Il y a une autre raison encore : nous arrivons par le chemin de fer. Or, la locomotive s'enfonce dans les tunnels comme un fauve dans ses terriers, s'élançe sur des cables comme un acrobate, mais ne recherche guère les routes glorieuses. Le chemin de fer a tout dépoétisé. Il a cela de bon, pourtant, qu'il arrive plus tôt..... quand il arrive.

Paris à la réputation d'être la plus belle ville du monde, mais elle a aussi la réputation moins enviable d'en être la plus dissolue. Ceci est moins vrai, sans doute, que cela. Elle fait beaucoup parler d'elle, mais elle est placée si haut !... Les petits peuvent être souvent ce qu'ils voudront, l'on ne s'en occupe guère. Dans les immenses agglomérations d'hommes il fermente de vilaines passions ; la puissance du mal se décuple plus encore que celle du bien ; l'abondance des richesses, la variété des plaisirs, la facilité des jouissances vous entraînent comme un torrent et, tout occupé de la beauté des choses qui passent sous vos yeux, vous vous laissez emporter, sans souci des écueils où votre barque peut se briser.

Toutes les grandes villes, qu'elles soient peuplées de Français spirituels et vantards ou d'Anglais cassants et prodiges, de Russes graves ou d'Américains excentriques, d'Italiens flâneurs et voluptueux ou de vaniteux Espagnols, de Prussiens savants dans la science du bien et du mal ou d'Irlandais chicaniers et dévots, d'Autrichiens amoureux en secret ou de Turcs fatalistes, — toutes les grandes villes offrent à celui qui cherche le danger, de belles occasions de périr.

Ce que l'on cherche d'abord en arrivant dans la royale cité, ce sont les tours de Notre-Dame, le dôme des Invalides, la coupole du Panthéon, l'église du Sacré-Cœur. La tour Eiffel se présente d'elle-même et s'annonce de loin.

La silhouette sombre de l'église si admirablement décrite par

Victor Hugo, se dessine dans le lointain, au centre de la vaste métropole, sur l'île de la cité, l'antique Lutèce. Plus loin encore, le Panthéon se dresse avec une fierté toute romaine au-dessus de tout ce qui l'environne. D'un autre côté le dôme doré des Invalides—un chef-d'œuvre de Mansart—paraît comme un soleil qui se lève sur le temple ou dort tant de gloire. Et de toute part entre ces géants de l'art, scintille une forêt de clochers, de flèches, de campaniles et de beffrois.

Les boulevards de Paris sont semblables à des fleuves où se précipitent mille rivières, semblables aussi à des cercles radieux. Les chevaux aux sabots nus, sans fers, courent sans bruit sur l'asphalte de ces grandes voies. Une foule singulière où le flâneur se heurte contre l'homme pressé, l'observateur contre l'indifférent, le curieux contre le blasé, le sage contre le fou, s'agite sans cesse et roule comme un flot de la mer, sur les larges chaussées bordées d'arbres variés. Le soir, le sexe faible mais sans peur, sinon sans reproche, fait irruption et donne au tableau une couleur plus tendre une teinte plus douce et plus chaude; les camelots, les vendeurs de curiosités, sortent de partout, criant leur marchandise sur tous les tons qu'une voix humaine peut imaginer, et les petites tables de fer, rondes et blanches, qui sont là par centaines sur leurs pieds délicats, devant les vitrines des cafés, des hôtels et des restaurants, ne suffisent plus à porter les *bocks* que la soif demande.—Car, à Paris, on demande un bock et l'on boit de la bière tout comme à Berlin. Les Français subissent sans le voir le joug allemand; ils se germanisent en buvant de la bière, pendant que l'Allemand rusé achète à la France son esprit avec son vin de Bourgogne.

Nombreuses sont les places publiques, nombreux les carrés et les jardins. On dirait des étoiles tombées sur le front de la superbe cité. En effet, c'est de la place du Carrousel, de la place de la colonne Vendôme, de la Bastille, de la Concorde, de la Madeleine, de l'Arc de Triomphe que s'échappent comme un rayonnement toutes les grandes artères. Pour ne citer qu'un exemple, du plateau où s'élève l'Arc de l'Etoile douze avenues s'élançant vers tous les points de la métropole.

La place de la Concorde est peut-être la plus belle du monde. Elle s'appela d'abord place Louis XV, ensuite, place de la révolution, puis place de la Concorde, place Louis XVI et enfin de nouveau et jusqu'à nouvel ordre, place de la Concorde. Elle fut ornée d'abord d'une statue équestre de Louis XV. Sur le piédestal de cette statue, Pigalle avait buriné des figures qui symbolisaient la force, la prudence, la justice et la paix. C'est sur la base de cette

statue qu'un poète malin—il s'en trouve quelquefois—avait un jour ou plutôt une nuit, écrit ces deux vers cruels :

Grotesque monument, infâme piédestal.
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

L'Assemblée Législative fit démolir cette statue en 1792, et la remplaça par celle de la liberté, et la place s'appela la place de la Révolution. Ici un roi honnête homme : Louis XVI, ici un prince lâche et traître : Orléans (Philippe-Egalité) payèrent, de leurs têtes, les hontes de leur race. Nul ne trouve grâce devant la justice ou la vengeance des peuples.

Depuis 1836, une obélisque apportée de Thèbes raconte, en des signes merveilleux, la gloire et la puissance des Pharaons, montre de son immense doigt de pierre vieux de quatre mille ans, ce monde ancien tant inconnu, projette comme un phare élevé, des lueurs étranges à travers les ombres des siècles primitifs, alors que la voix de l'homme ne faisait entendre ses plaintes ou ses chants que sur quelques rives encore. Oui, la place de la Concorde est la plus belle du monde, avec cette aiguille de pierre tant de fois séculaire, ces statues de marbre, ces hautes colonnes, ces candélabres gracieux ; avec la Seine qui la caresse en tuyant, le pont élégant qui s'y appuie ; avec le palais du Corps Législatif, le garde-meuble, la Madeleine, le jardin des Tuileries et l'avenue des Champs Élysées qui l'enveloppent comme d'un mur de gloire.

Paris est une ville sans égale par le nombre et la beauté de ses monuments. Et les générations futures viendront un jour, peut-être, étudier à Notre-Dame, si remarquable par ses ogives et ses rosaces, la perfection de l'architecture du 12^e et du 13^e siècle ; au Louvre, le chef-d'œuvre de la renaissance ; au grand opéra, cet éblouissant temple des divinités terrestres, la science, le luxe et la richesse de notre époque ambitieuse.

Paris se divise en deux cités : le vieux Paris, et le Paris nouveau. La Seine s'est chargée de la démarcation, et les vingt sept ponts qui la traversent ne sauraient l'effacer.

C'est dans le vieux Paris, au sud de la rivière que se trouve le quartier latin si célèbre parmi les gens de lettres. Là sont les écoles, les lycées, les académies ; là par conséquent, les travailleurs de la pensée : philosophes, historiens, peintres et poètes, tout le monde des étudiants.

Ici, pas loin de Notre-Dame, le palais du Luxembourg, où siège le Sénat, et ses jardins admirables. Ici encore le Panthéon. Il s'élève majestueux au milieu de ce quartier savant, comme pour

dire à toute la jeunesse laborieuse comment la nation protège la tombe de ceux qui l'honorent. Et en effet, combien d'hommes célèbres reposent sous la grande coupole ! On éprouve un regret cependant, c'est que le siècle incrédule ait chassé Geneviève de son temple, et que les morts illustres qui y dorment leur dernier sommeil, n'y dorment point sous l'œil de Dieu.

Dans les anciennes chapelles de la crypte, j'ai vu les tombes de Voltaire et de Rousseau ; j'ai vu l'alcôve où Victor Hugo viendra attendre le réveil. Le boulevard St-Germain traverse en décrivant une longue courbe, ce Paris intéressant.

L'autre Paris, au nord de la Seine, est surtout le Paris du plaisir et de la gaiété. Les étrangers le préfèrent ; ils y abondent. Les cafés somptueux, les hôtels princiers, les théâtres, les opéras, attirent sans cesse une foule curieuse, enthousiaste, enfiévrée.....

Le soir est arrivé. Les réverbères qui s'allument semblent une pluie d'étoiles. Le travail est fini ; c'est l'heure du repos, c'est l'heure du plaisir. Un flot de mélodies monte de partout. Des voix fraîches et suaves, sonores ou puissantes s'unissent aux orchestres savants, et vous font souvenir, en célébrant l'amour, le plaisir ou la douleur, que vous avez aimé, joui, souffert. Ou bien, suspendus aux lèvres éloquentes des maîtres dans l'art de dire, émus, ravis, vous éclatez de rire avec la comédie folâtre, ou vous sanglotez avec la sombre tragédie.

Et quand, aux accords mesurés des instruments, la danse passe devant vous, se herce, glisse, ondule et tourbillonne, à demi-dégagée de ses voiles, enivrante toujours et toujours gracieuse, vous vous croyez transportés dans un monde féerique, vous buvez l'ivresse comme à une coupe enchantée. Mais quand vous êtes délivrés de l'enchantement, vous comprenez que ce ne sont pas ces spectacles éblouissants qui rendent l'homme meilleur.

La Seine, un fleuve large comme notre petite rivière St-Charles, que les grands navires remontent jusqu'à Rouen, les barges et les remorqueurs, jusqu'au delà de Paris, à plus de cinquante lieues de la mer ; la Seine n'est pas un des moindres attraits de la célèbre capitale, qu'elle traverse en faisant un grand repli de serpent, et en roulant entre de magnifiques quais en pierre de taille, bordés de parapets et plantés d'arbres, avec des alternatives de jardins et de palais, de places publiques et de monuments. Des centaines de jolis bateaux, légers comme les hirondelles, dont ils portent le nom, arrivent et partent continuellement. Une foule de promeneurs ou d'ennuyés, de gens d'affaires ou de curieux ne cesse de descendre ou de s'embarquer ; et tout ce mouvement, cette gaiété, cette vie ressemble au vol capricieux des oiseaux autour de leurs nids.

Les canotiers de la Seine comme les canotiers du Saint Laurent sont passés à l'état de curiosités. Ils ne traversent plus guère que nos souvenirs. Mais le pêcheur de la Seine demeure ; il se survit ; il est impérissable. Il croit au poisson de son petit fleuve sale, comme nous croyons à l'éperlan de notre grande rivière—Il ne l'a jamais vu, mais il l'attend, il le cherche, et quelque chose lui dit qu'il ne mourra pas sans l'avoir vu. De l'aube au crépuscule, sur les ponts, sur les quais, sur les canots, sur les bains, sur les lavoirs, depuis Auteuil jusqu'à Charenton, il se tient pâle, immobile, anxieux, regardant d'un œil de convoitise et le cœur serré la ligne de son voisin, relevant la sienne à intervalles égaux, avec patience et d'un bras ému, pour l'offrir de nouveau, sans plus de succès, mais avec un espoir de plus en plus doux, à l'ingrat poisson qui ne mord jamais, même à l'appât d'un Parisien.....

Puisque nous sommes sur la Seine, laissons-nous emporter par le flot jusqu'au Champ de Mars, tant de fois foulé sous les pieds d'héroïques légions. Ici, à l'heure où je parle, s'élèvent pour la lutte de l'industrie et des arts, des édifices étonnants. En face, sur l'autre bord de la rivière, le Trocadéro, que la tour Eiffel regarde de toute sa hauteur, rappelle avec bonheur l'exposition universelle de 1878. Le Trocadéro est un palais utile et d'un aspect imposant, la tour Eiffel est un échafaud gracieux pour monter dans les nuages.

Le courant nous emporte, vogueons gaiement. Abordons à Passy et traversons le Bois de Boulogne. Les chemins qui le coupent ou le percent en tous sens sont beaux, larges et nombreux ; on sent qu'ils ne mènent point au Paradis. Cependant ce bois tant renommé n'a rien qui puisse étonner un enfant du Canada, accoutumé de courir sous la forêt vierge.

Il se hâte de repousser, afin de faire oublier aux orgueilleux parisiens qui y vont étaler leur faste, le passage des soldats allemands.

Paris, c'est la ville des musées et des bibliothèques, c'est le laboratoire artistique où le rêve prend une forme, l'immense atelier où le travail ne se repose jamais, l'arène où toutes les forces viennent lutter, le volcan aux entrailles de feu, toujours prêt à éclater en de terribles colères, l'oasis du plaisir quand le canon ne tonne pas à la frontière. Et toujours il s'amuse, rit, chante, peine, pleure ou gémit. Il forge sous les marteaux de sa critique, les réputations, les gloires, les renommées ; mais il les brise comme il les forme. Et le monde le regarde étonné. Le dimanche comme les autres jours plus d'un ouvrier reprend

son travail, plus d'un magasin ouvre ses portes, et les marchés se remplissent de denrées. Les hommes et les femmes, maraîchers et jardiniers des alentours, arrivent attelés à leurs petites voitures enfaîtées de légumes et de fruits. Il est étonnant le nombre d'hommes qui, ici, arrivent au timon des charettes. Ces citoyens qui ne vont pas à l'église entendre la messe et faire un acte de foi, ne seront pas les plus forts au jour de la revanche.

J'étais au Louvre ; je regardais une statue de marbre—une grande fille très peu enveloppée dans ses voiles de déesse, au teint gâté par l'âge, d'une tenue digne, pour une payenne..... les mains... qu'allais-je dire ? les mains ! Elle était manchotte. Je la regardais avec une certaine curiosité, mais je gardais le calme convenable à mon âge. Plusieurs peintres étaient occupés à la reproduire sur la toile.

Après quelques minutes, je dis à mes compagnons en extase :

—Oui, c'est bien elle !...la huronne de Lorette !

Alors il se fait un grand mouvement autour de la statue, tous les yeux me cherchent chargés de foudre, et un savant dans la géographie du Canada s'écrie en me montrant à la foule :

— Un sauvage du Canada !

Je venais de profaner la Vénus de Milo.

Au reste, chaque âge et chaque pays a ses types de beauté ; et ce qui plaît à certaines époques et en certains lieux peut très bien n'être pas du goût des autres temps et des autres endroits. Aux antiques et aux grecs les beautés longues, raides et sévères, à nous Canadiens les jeunes, vives et accortes beautés du terroir.

Cependant les badauds qui ne me lâchèrent plus après m'avoir découvert, furent ébahis dix minutes plus tard en me voyant essuyer une larme furtive, devant un autre chef d'œuvre, une toile cette fois...et une Vierge encore, mais la seule immaculée...Elle vit cette vierge, elle pense, elle adore. Un rayonnement étrange s'échappe de sa figure ; et ses grands yeux bleux où flotte une larme d'amour, regardent le ciel d'où lui vient la plénitude de grâces et de gloire.

C'était la vierge de Murillo

Voilà l'art chrétien ; voilà la foi unie au génie, l'idéal en face de la nature. Jamais le pinceau de la volupté n'opérera un semblable miracle.

Le pinceau de la volupté n'imagine rien, il copie ; il n'idéalise pas la chair, il la glorifie, voilà tout. Il éveille des passions, jamais d'idées généreuses ; il flatte le regard, mais ne le détache pas de la fange—La Vierge de Murillo nous fait oublier la terre et songer à l'infini...

Paris s'est matérialisé. Cependant tout espoir est-il perdu ? Une église s'élève comme un trône royal sur la butte de Montmartre, au nord de la ville qu'elle domine tout entière. C'est l'Eglise du vœu national, l'une des plus belles du monde. Les catholiques de la France ont les yeux fixés sur ce monument majestueux qu'ils bâtissent à la gloire du Sacré-Cœur. C'est de là qu'ils attendent le salut.

A l'autre extrémité de la ville, la tour Eiffel monte, monte portée aussi sur les épaules d'une science profonde. Et les deux monuments se regardent d'un air de défi. Ils représentent deux idées, ils proclament deux principes. C'est la lutte de la science incrédule contre la science croyante. Eiffel avec sa charpente audacieuse mais nue, représente la philosophie moderne ; le Sacré-Cœur avec ses portiques superbes, ses dômes éclatants, ses autels sacrés, nous parle de la splendeur de la foi et de l'espérance chrétienne.

Qui l'emportera ?... Le vin qui tombera de la coupe du plaisir, au champ de Mars, ou le sang qui coulera sur l'autel, à Montmartre ? Nul ne le sait. L'homme est libre et Dieu a ses secrets.

Tangibilis LeMay



L'HOTEL D'ANGLETERRE

(*Suite et fin*).

Après dîner, il suivit les autres convives dans le hall, où le portier, chaque soir, distribuait les lettres arrivées par le courrier d'Angleterre. Il y en avait une pour Belinda ; pendant qu'elle la lisait, Walter se rapprocha de Jeanne ; mais Belinda, sans prendre le temps de finir sa lettre, enleva sa sœur, la fit rentrer au salon et l'obligea à prendre part à un jeu qui dura jusqu'au moment de s'aller coucher.

Et il en fut ainsi tous les jours suivants. Jamais on ne voyait Mrs Grant ou Jeanne si ce n'est en présence de Belinda, et ses regards, le ton sec de sa voix quand elle daignait répondre aux questions du jeune homme, élevait entre ces trois êtres et lui une invisible mais infranchissable barrière, et Jeanne, était-ce manque de courage ou indifférence ? n'essayait même pas de regarder de son côté ; ses yeux tristes et vagues, et cependant anxieux, ces mêmes yeux qui l'avaient frappé quand il l'avait aperçue pour la première fois à la fenêtre, se détournaient de lui avec persistance.

Au bout de trois jours, Sir Walter commença à se rendre compte du grand inconvénient qu'il y avait pour lui à déplaire à Belinda. Est-il besoin de dire que cet incident aussi important qu'inattendu plongeait tous les spectateurs du petit drame intime qui se jouait, là dans la plus grande perplexité : sans en excepter le portier, dont la théorie, si différente qu'elle fût de celle des autres, ne s'en trouvait pas moins bouleversée. La seule personne qui ne parût pas s'en troubler le moins du monde, c'était Lady Montfort, trop occupée de rechercher si l'air d'Oliviera lui convenait ou non pour avoir le temps de s'intéresser à autre chose.

Un jour, des amis—Mr et Mrs Loscombe—arrivèrent de Nice pour déjeuner avec Belinda, amenant avec eux un troisième convive, qui, lui, il est vrai, n'avait pas été invité.

Au premier moment, Belinda éprouva quelque mauvaise humeur, d'autant plus que l'intrus n'était pas seulement vieux et laid, il avait de plus l'air très commun, et Belinda avait horreur de tout ce qui est commun.

—Chère Belinda ! s'écria Mrs Loscombe, nous sommes bien indiscrets, mais vous êtes toujours si bonne et si aimable, que je ne doute pas que vous ne nous pardonniez de vous avoir amené notre plus intime ami, qui passe quelques jours avec nous... Lord Denby.

Un lord ! la belle Belinda s'adoucit instantanément.

—Il est charmant ! murmura Mrs Loscombe à l'oreille de Belinda comme elles se rendaient à la salle à manger bras dessus, bras dessous. Veuf... pas d'enfant... très riche, mais si timide ! C'est à peine si nous réussissons à lui faire desserrer les dents.

—Oh ! je m'en tire toujours avec les gens de cet acabit.

Ce fut vrai cette fois comme les autres, et le lendemain, en réponse à une invitation pressante des Loscombe, elle partait pour aller passer quelques jours avec eux.

Sir Walter apprit la grande nouvelle par Miss Tucker, qu'il trouva dans le salon, son itinéraire à la main, et ne pouvant se consoler du départ de la jeune fille.

—Partie ! au moment où j'avais tant besoin d'elle pour décider mon itinéraire de retour !—C'est d'un triste, ici, sans elle !

Lady Montfort fit également allusion au départ de Belinda, mais dans des termes très différents.

—Que ! soulagement ! Elle n'entraît plus jamais dans ma chambre, c'est vrai, mais les murs en papier de l'hôtel n'empêchaient pas sa voix d'arriver jusqu'à moi. On l'entendait jacasser tout le long du jour, soit dans la chambre à côté, soit dans le corridor. J'ai envie de dîner en bas ce soir.

—Nous sommes tout à fait désemparés, perdus, sans Miss Grant, fit Mrs Cowell à dîner.

Sir Walter semblait en effet perdu..... dans ses pensées. Une troupe de musiciens qui se faisait entendre de temps en temps à l'hôtel devait donner ce soir-là un concert et il espérait que, sous le couvert de la musique et en l'absence de Belinda, il pourrait avoir une explication avec Jeanne.

Il sortit de la salle de lecture dès qu'il entendit les musiciens accorder leurs instruments. Ceux-ci s'étaient groupés au pied de la grande statue de marbre, entourée de verdure, qui occupait le centre du hall ; des grappes de lampes électriques faisaient tinter la verdure ; de tous côtés, à tous les étages, aux paliers de l'escalier, aux fenêtres, on s'était massé pour écouter. C'était un spectacle amusant, étrange et brillant, mais auquel Sir Walter ne semblait prêter qu'une attention distraite. Il cherchait une chose, ou plutôt une personne qu'il ne voyait pas.

Le dos au mur, tout près de la table du concierge, il attendit

assez patiemment, scrutant des yeux tous les recoins du hall, pendant que les musiciens exécutaient un premier morceau.....une ouverture des plus brillantes.

—Est-ce que Mrs Grant n'est pas descendue ? demanda-t-il à Mrs Cowell quand le bruit causé par les applaudissements commença à s'apaiser.

—Non, elle a la migraine, elle est allée se coucher, je crois.

—Miss Grant, fit le portier à voix basse, avec un tact que Sir Walter, dans le premier moment, ne remarqua ni n'admira suffisamment, écoute la musique en haut, au troisième étage.

Les musiciens avaient recommencé à jouer : cette fois, c'était un air de danse vif, animé, et le cœur de Sir Walter battait à l'unisson, tandis que, très posément en apparence, il gravissait le grand escalier.

Sur le premier et le second palier, les femmes de chambre et les courriers se penchaient pour voir et pour écouter ; mais au troisième étage, il n'y avait personne, si ce n'est Jeanne, assise toute seule sur la dernière marche.

L'air de danse avait fait place maintenant à une mélodie plus grave ; des accents très suaves et très doux montaient et berçaient la jeune fille qui les écoutait à peu près dans la même disposition d'âme dans laquelle, quelque dix jours auparavant, elle regardait les radieuses profondeurs bleues de la mer. Depuis lors, sa foi en ce que la vie réserve aux pauvres créatures s'était élargie ; maintenant elle croyait possible que le hasard unit à la suprême beauté de la nature et de la saison des délices et des joies d'un autre ordre, mais plus exquises encore. Ce n'était point pour elle, cela va sans dire, ce n'était point pour elle qu'il pouvait être question d'un semblable bonheur, mais pour les élus de la destinée, pour les êtres supérieurs... pour lui !

Au même moment, elle le vit qui montait et qui venait vers elle. Il lui paraissait royalement beau, cela va sans dire, mais un peu effrayant aussi. Son ton, comme il répondait à son timide " bonsoir ", lui parut froid, presque dur.

—Miss Grant, commença-t-il, se tenant debout et un peu raide sur la marche au-dessous d'elle, vous ai-je offensée de quelque façon que ce soit ?

—Offensée ! moi ?..... murmura Jeanne. (Comme si une pauvre petite luciole pouvait songer à donner de l'ombrage à une étoile !)

—N'est-ce pas la conclusion que je dois tirer de votre manière d'être vis-à-vis de moi ? Pendant trois jours vous m'avez évité de la façon la plus marquée.—Vous ne paraissiez même pas vouloir me regarder.

Quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la joie venait tempérer le chagrin que causaient à Jeanne ces reproches.

—Ce n'est pas moi ; comment aurais-je pu être offensée ?... mais c'est Belinda qui était... fâchée.

—Est-ce que Miss Grant avait une raison d'être fâchée contre moi ?

—Oh ! non... certainement non.....

—Mais alors, si son mécontentement n'était pas fondé, comment avez-vous pu être si... cruelle ?

Il y eut un changement soudain de ton vers la fin de cette phrase, tant avait été irrésistible le regard si doux, si suppliant des beaux yeux levés vers lui. Encore Sir Walter



était-il loin de deviner l'émotion profonde qui bouleversait Jeanne en

dépit de son calme apparent, émotion causée par cette scène qui n'était pour lui qu'un jeu, mais qu'elle, la pauvre, prenait au tragique. Elle répondit, s'arrêtant tous les deux ou trois mots pour reprendre haleine :

—Maman m'avait demandé de faire tout mon possible pour ne pas vous adresser la parole.

—Comment ! Est-ce que j'aurais déplu aussi à Mrs Grant ?

—Oh ! non, pas le moins du monde, maman vous aime beaucoup au contraire.

—Et pourtant, elle vous défend de m'adresser la parole ?

—Oh ! seulement parce que si je vous avais parlé, cela aurait fâché Belinda.

Les musiciens en bas s'étaient tus.

Ce fut au milieu d'un silence absolu que Sir Walter reçut cette explication extraordinaire. La situation domestique qu'elle lui révélait lui semblait tout simplement comique..., ce qui ne l'empêchait pas d'en être légèrement agacé.

Il se soulagea en donnant carrière à son ironie.

—Du moment où Miss Grant vous menaçait de sa mauvaise humeur, c'est différent. Tout vaut mieux que cela... Je suis désolé d'avoir essayé de m'approcher de vous, et j'aurai soin de veiller à l'avenir et de ne plus commettre semblable imprudence. Croyez-vous qu'elle trouvât mauvais que je vous souhaitasse le bonsoir ?

Il ne bougeait pas, n'ayant d'ailleurs aucunement l'intention de s'en aller.

Mais comment Jeanne aurait-elle pu deviner ses intentions ? Elle baissait la tête maintenant, de sorte qu'il ne pouvait voir son visage.

—Peut-être même nous permettrait-elle de nous serrer la main, puisqu'il s'agit d'un éternel adieu?... continua-t-il, tandis que trois accords harmonieux qui montaient d'en bas ponctuaient ces mots terribles. Je ne crois pas qu'elle pût être sérieusement mécontente, ajouta-t-il d'un ton caressant en s'asseyant sur la marche de l'escalier à côté de Jeanne afin d'accomplir plus aisément ladite cérémonie.

Mais il eut un brusque sursaut ; l'enfant pleurait à chaudes larmes !

Dès cet instant, pour nous servir de ses propres expressions, lorsqu'il conta la chose plus tard, "c'en fut fait de lui."

Quelles avaient été au juste ses intentions en montant l'escalier, on ne l'a jamais su très exactement ; ce qu'il fit, ce fut de se mettre, lui et tout ce qu'il possédait, aux pieds de la petite fille qu'il venait de taquiner.

Il lui prit les mains, s'adressant mille reproches. Quoi ! il l'avait fait pleurer ! et il baisait les larmes qui coulaient encore au travers des jolis doigts fuselés et la suppliait de lui donner le droit de la consoler et de la protéger toujours... En bas, les violons semblaient répéter sa prière avec des sanglots presque humains. Mais comme

le dernier accord se mourait, et que lui aussi se taisait attendant sa réponse, un bruit de pas, bruit odieux, les obligea à se séparer brusquement.

C'était Suzanne qui venait à pas pressés du fond du corridor. Elle s'arrêta tandis que Sir Walter se levait et lui jetait un regard qui n'avait rien de gracieux. De son côté, elle paraissait de fort mauvaise humeur

—Madame demande Monsieur, fit-elle d'un ton grognon.

Jeanne s'était levée aussi, et tous deux maintenant suivaient le corridor en silence. Arrivés devant la porte de Jeanne, ils ne purent échanger qu'un froid " bonsoir ; " la présence de Suzanne les gênait.

—Qu'est-ce que vous attendez ? fit Sir Walter impatientement.

—Eh ! mon Dieu, rien pour l'instant, bien que toute ma vie se passe à attendre ! et comment voulez-vous qu'il en soit autrement, avec des gens capricieux comme on en voit ici ? Si Monsieur voulait au moins fixer avec Madame l'heure du départ demain matin.

La porte de l'appartement de Lady Montfort était ouverte, et la femme de chambre, les bras chargés, courait des armoires aux malles dans le corridor. Dans la chambre, Lady Montfort allait et venait au milieu de ce désordre qui accompagne un départ précipité.

—Walter ! enfin ! d'où sortez-vous ? s'écria-t-elle en apercevant son fils. Il faut que nous quittions Oliviera par un des premiers trains demain.

—Et pourquoi ? qu'est-il arrivé ?

—Dès le premier moment, en descendant de wagon, j'ai senti qu'il y avait quelque chose d'anormal, je vous l'ai dit le soir même, n'est-ce pas, West ? Mais on m'avait conté tant d'histoires, on m'avait tant vanté ce pays, que je n'osais me fier à ma propre impression. Ce n'est que ce soir, et par le plus grand des hasards, un hasard providentiel, que j'ai appris que c'était moi qui étais dans le vrai. Imaginez mon impression, Walter, lorsque j'ai su, et su à n'en pouvoir douter, que l'air que l'on respire ici, l'air que je respire depuis huit jours, ne contient pas une seule parcelle d'ozone !

—En vérité ! et qui vous a dit cela ?

—Ce jeune homme si comme il faut, à l'air si intelligent, à côté duquel j'étais à table d'hôte.

—M. Smith ?

—Non ; M. Smith est un imbécile ; il m'avait assuré au contraire l'autre jour, quand je l'ai rencontré dans le jardin, que l'air

d'Oliviera était très fortifiant. Non, je veux parler de ce grand homme brun qui est arrivé aujourd'hui. C'est lui qui m'a dit qu'un très habile docteur lui avait affirmé qu'il n'y avait pas le moindre ozone dans l'air d'Oliviera, à moins de monter à je ne sais combien de pieds au-dessus du niveau de la mer, bien plus haut que cet hôtel en tous cas.

—Pour un séjour de courte durée, peut-être cela n'a-t-il pas grande importance.

—Pas grande importance ? mon cher Walter, vous ne savez ce que vous dites. C'est ma mort tout simplement, je ne peux pas vivre sans ozone ! Combien de fois le docteur Blind ne m'a-t-il pas répété : " Que vous ayez ceci ou cela, Lady Montfort, il vous faut de l'ozone." Et c'est lui qui m'envoie ici !

—Le seul train possible pour Paris ne part que demain dans l'après-midi.

—Je ne puis pas attendre jusque-là. Mais rien ne nous empêche de partir par l'autre voie, d'aller à Gênes. Il y a ce train du matin dont Mrs Grant parlait l'autre jour.

—A Gênes ! Etes-vous bien sûre qu'il y ait de l'ozone à Gênes ?

—Oui, oui, il me l'a dit.

—Qui cela, le docteur Blind ?

—Ne me parlez plus du docteur Blind, après une pareille aventure ! Non, le jeune homme brun, mon voisin de table ; il m'a assuré que l'air y était excellent. Nous pourrions revenir par Turin et le mont Cenis.

Sir Walter regarda sa mère sans rien répondre. Puisqu'il fallait partir, Gênes était, après tout, le meilleur endroit où l'on pût aller, et il avait en tous cas le mérite de n'être qu'à une journée de voyage de l'hôtel d'Angleterre. Au moins s'il avait pu voir Jeanne avant de partir ! Mais c'est en vain qu'il tenta de décider Suzanne à porter un message à Miss Grant, Suzanne déclara que la jeune fille devait être couchée et endormie. Sa mère et elle étaient des personnes raisonnables, qui savaient que la nuit est faite pour dormir, qui dormaient, et qui permettaient aux autres d'en faire autant.

Elle consentit toutefois à remettre de bonne heure, le lendemain matin, à Jeanne un petit mot dans lequel Sir Walter lui expliquait ce qui était arrivé et la suppliait de lui permettre de la voir avant son départ pour Gênes ou tout au moins de lui faire savoir, de quelque façon que ce fût, s'il était aussi heureux qu'il espérait l'être. La pièce d'or qui accompagnait la lettre adoucit Suzanne elle-même.

— J'ai remis votre lettre à Mlle Jeanne bien exactement, lui dit-elle en le voyant sortir de sa chambre le lendemain au petit jour. La triste lueur de l'aube, jointe au silence plus triste encore qui régnait partout, enveloppait les corridors tandis qu'il gagnait la salle à manger où sa mère et lui déjeunèrent à la lueur de deux bougies. Repas lugubre.

Lady Montfort se demandait avec anxiété si le thé n'avait pas attendu trop longtemps, et Sir Walter n'était pas moins anxieux, mais à un autre propos. Pourquoi Jeanne ne lui donnait-elle pas signe de vie ?

A la fin lorsque les malles et les sacs furent chargés sur la voiture, que tous les domestiques eurent reçu leurs pourboires, il n'y eut plus aucune raison pour reculer le départ, et il fallut se mettre en route par une belle matinée claire et fraîche.

Au moment où Sir Walter allait monter en omnibus, le portier dégringola les marches du perron en courant, une lettre à la main :

— Pour Monsieur !

— Encore une note ! s'écria Lady Montfort ; comme c'est ennuyeux ! Tant pis, nous règlerons cela de Gênes.

Il ne fallut pas deux secondes à Sir Walter pour lire le petit mot de Jeanne ; il était ainsi conçu et écrit d'une écriture tremblée :

“ Pardonnez-moi, disait-elle, si je me suis trompée si je vous ai trompé hier au soir. Tout cela a été une erreur. Je ne puis pas être votre femme.”

— Allez ! cria Sir Walter en froissant le papier dans sa main et en sautant dans l'omnibus.

— Au revoir, Monsieur et Madame ! cria le portier.

— Dieu nous en préserve ! murmura Lady Montfort. J'ai failli en mourir, et quant à vous, mon cher Walter, je ne vous ai jamais vu si mauvaise mine que ce matin.

Mrs Grant, qui était seule dans sa chambre cet après-midi, se sentait plus misérable encore que de coutume. Elle n'avait pourtant pas fait autre chose que ce qu'elle faisait journellement : sacrifier la fille qu'elle aimait à celle qu'elle craignait ; mais peut-être cette fois les souffrances de la victime, étant plus apparentes, venaient-elles troubler d'une façon incommode sa conscience lente à s'éveiller.

Jeanne était enfermée dans sa chambre avec ce qu'elle appelait un mal de tête, mais la mère savait bien, et Dieu sait si elle en souffrait, que ce n'était point une simple douleur physique qui avait terrassé la pauvre enfant.

Tout en préparant le thé de quatre heures, dont elle s'appropriait à

porter une tasse à Jeanne, la scène de la nuit précédente lui repassait devant les yeux. Elle voyait l'enfant rentrant radieuse, transfigurée, embellie par la joie, puis lorsqu'elle était sortie se traînant à peine, courbée, fanée ! et la pauvre Mrs Grant poussait des gémissements douloureux lorsqu'elle y songeait. Et cependant, Jeanne avait avoué, après une longue hésitation qui eût dû suffire à révéler la vérité à sa mère, qu'elle ne savait même pas si oui ou non elle aimait Sir Walter, ajoutant, et cette réticence la peignait tout entière, qu'il était si loin d'elle, si au-dessus d'elle ! Mais peut-être n'y avait-il là que l'exagération propre à l'amour vrai. C'était d'autant plus probable que la pauvre petite restait maintenant abattue, meurtrie, le cœur brisé !

— Et pourtant que pouvais-je faire ? Que pouvais-je faire ? soupirait Mrs Grant, se répétant ce qui avait toujours été pour elle le mot d'ordre de toute sa vie : Belinda eût été furieuse ! Jamais je n'aurais osé lui annoncer pareille chose !

Au même instant, la porte s'ouvrit et Belinda parut. Mrs Grant, dans sa surprise, laissa échapper la petite théière de porcelaine qu'elle tenait à la main et qui se brisa sur le marbre de la cheminée.

— Ah ça ! maman, est-ce que vous auriez ce que les garçons appellent des mains de beurre ? s'écria Belinda avec moins d'impatience que n'en provoquait d'ordinaire chez elle semblable maladresse.

— C'est que vous m'avez causé une telle surprise, mon enfant ! Je vous croyais à Nice. Je n'avais aucune idée de vous voir revenir aujourd'hui.

— Ni moi, dit Belinda en retirant son chapeau devant la glace et en arrangeant ses cheveux d'or. Laissez tous ces morceaux, allez, maman, et prenez l'autre théière, qui est sur la planche.

Elle était évidemment de la meilleure humeur du monde et, comme il arrivait toujours, cette bonne humeur donnait plus d'éclat encore à sa beauté.

— Le fait est, commença-t-elle en s'installant sur une chaise basse auprès du feu, que...mais où donc est Jeanne ?

— Elle est couchée, avec mal à la tête.....un grand mal de tête, ajouta vivement Mrs Grant, qui savait que Belinda avait en horreur que l'on se mît au lit dans la journée ; et, de fait, sa bonne humeur ne triompha pas d'un premier mouvement de mécontentement.

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait ? Elle était bien quand je suis partie. Il est vraiment étrange que ce soit toujours quand je quitte

la maison que Jeanne se rende malade d'une façon ou d'une autre. Vous lui aurez permis de rester trop longtemps penchée sur ses livres.

— Oh ! Dieu non ! elle a très peu lu.

— Alors, elle s'est fatiguée, elle a trop marché ?

— Je ne crois pas.

— Alors, pourquoi a-t-elle mal à la tête ?

Lorsque Belinda posait des questions à sa mère sur ce ton, la pauvre Mrs Grant n'avait jamais le courage de se taire, surtout lorsqu'elle avait des raisons très particulières de ne pas parler.

— Peut-être, suggéra-t-elle perdant la tête, est-ce le brusque départ des Montfort qui l'a bouleversée.

— Ils sont partis ? Voyons, maman, ce thé doit être prêt... Mais en quoi le départ des Montfort peut-il troubler Jeanne ?

Mrs Grant se trouvait, ou pour parler plus correctement, s'était mise dans une position dont une personne de sang-froid eût eu peine à sortir. Elle ne l'essaya même pas, et, toute tremblante, raconta ce qui s'était passé.

— Je vous assure Belinda, ajouta-t-elle, en manière de conclusion, que jamais je n'ai été plus surprise de ma vie que lorsqu'elle m'a dit qu'il lui avait demandé de l'épouser.

— Je le crois aisément. Et qu'avez-vous répondu ?

— Je lui ai dit, bien entendu, reprit Mrs Grant visiblement soulagée à la pensée qu'elle allait enfin dire quelque chose qui pût être agréable à Belinda, je lui ai dit.....que c'était impossible !

— Qu'est-ce qui est impossible ?

— Mais...leur mariage.

— Est-ce que vraiment vous voulez dire, reprit Belinda lentement, posant sa tasse et sa soucoupe sur la table, et regardant sa mère fixement, est-ce que vraiment vous voulez dire que vous l'avez engagée à le refuser ?

— Mais sans doute.

— Et pour quelle raison, au nom du ciel ?

— Mais parce que j'ai pensé, Belinda, reprit Mrs Grant fondant en larmes j'ai pensé que vous désapprouveriez ce mariage.

Sur quoi Belinda se leva précipitamment, les yeux étincelants, les joues en feu et suffoquant d'indignation. Jamais Mrs Grant n'avait vu sa fille dans une telle colère.

— Quoi ? s'écria-t-elle d'une voix tragique qui aurait fait grand effet au théâtre, et avec un geste qui eût enlevé le public. Qu'entendez-vous par là ? Que prétendez-vous insinuer ? En vérité, maman, vous me rendez folle ! Comment ! voilà Jeanne qui est la personne la moins faite pour inspirer une passion, qu'on devait

désespérer de marier, la voilà qui reçoit les offres d'un homme qui a un titre, de la fortune, un château, et vous venez me dire que vous l'avez refusé, et encore vous osez dire que c'est à cause de moi ! Ce mariage me déplairait ? Vraiment ? Et pourquoi cela, je vous prie ? Comme si j'avais jamais cherché à mettre des bâtons dans les roues quand il s'agissait de l'avenir de Jeanne ! Comme si, au lieu de me préoccuper de sa santé, de son intérêt, de tout, bien autrement encore que vous, je la traitais durement, et même, comme si j'étais jalouse d'elle ! La belle idée que vous donnez de



moi aux gens ! Je vois la chose d'ici : vous avez refusé, parce que, vous avez dit à Jeanne, je serais mécontente ; et elle, bien entendu, va s'en aller se lamentant et racontant ses malheurs à tout le monde !.....Il y aura une chose en tous cas que l'on ne pourra pas dire, c'est que je suis jalouse de sa bonne fortune, parce que je vais faire moi-même un bien plus beau mariage ! Oui, ce que j'allais vous dire, au moment où vous êtes tombée sur moi avec votre histoire, c'est que j'étais fiancée à Lord Denby, fiancée depuis ce matin. Autre chose encore : que ferions nous de Jeanne ? Lord Denby, qui est très généreux, pourrait ne pas trouver mauvais que vous

vinssiez vivre avec nous ; mais je ne puis vraiment pas lui demander d'adopter toute ma famille !

Nous sommes loin de prétendre avoir reproduit textuellement le discours de Belinda ; mais c'en est à coup sûr le contenu et la substance, le reste consistait en variations sur le même thème.

— Mais à quoi bon perdre son temps en vaines paroles, conclut-elle avec beaucoup de sagesse, lorsqu'elle fut un peu remise de cette sorte de crise de nerfs. Il faut faire quelque chose, et ce quelque chose, il faut que ce soit vous qui le fassiez, mère. C'est vous qui nous avez acculées dans cette impasse, c'est à vous de nous en tirer.

— Mais que puis-je faire ?

— Il n'y a qu'une chose à faire : écrire de suite à Sir Walter. On doit avoir son adresse à l'hôtel. Ecrire, et dire que c'est vous qui avez obligé Jeanne à le refuser, qu'elle lui est réellement très attachée.....Ayez soin d'insister sur ce point, ou il ne reviendra pas. C'est un homme plein de vanité et très susceptible.

— Mais quelle raison donner.....comment expliquer que j'aie défendu à Jeanne d'accepter ses offres ?

— Vous ne pouvez en donner aucune. Il n'y en a pas.

— Que va-t-il penser de moi ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je ne veux pas qu'il puisse penser un instant que je suis jalouse de Jeanne. Allons, maman, voici du papier, de l'encre et une plume. Ne restez pas là à pleurer, cela ne sert à rien ; songez plutôt que vous avez été très dure pour cette pauvre Jeanne et que plus tôt vous réparerez vos torts, mieux cela vaudra.

La pauvre Mrs Grant, les yeux en larmes, mais soumise, dut se décider à écrire sous la dictée de Belinda la lettre d'explication que l'auteur, entre autres, eût été bien désireux de voir. Malheureusement, elle ne s'est pas retrouvée. En revenant de Gênes, que ce soit l'excès de sa joie ou le manque d'ozone qui l'ait troublé, Sir Walter perdit ce remarquable document, et quand, quelques années plus tard, sa belle-mère trouva le courage de lui demander ce qu'il avait pensé et de la lettre et d'elle-même, tout ce dont il put se souvenir, c'est que jamais lettre ne lui avait fait plus de plaisir.

Le mariage a été des plus heureux, bien que Lady Montfort ne se soit pas retirée dans son douaire, le château se trouvant bâti à ce qu'elle affirme, sur un terrain glaiseux. Lady Denby a donc toutes les raisons du monde d'être satisfaite du mariage que, comme elle le dit souvent et non sans raison, elle a arrangé pour sa sœur à l'Hôtel d'Angleterre.

LANOE FALCONER,

Traduit de l'anglais par ROBERT DE CERISY.

CHRONIQUE DU MOIS

I.—Au Vatican. Tremblement de terre à Rome. II.—L'anniversaire de Meutana. III.—Le nouveau ministère français. IV.—Jugement dans la cause du *Canada-Revue* contre Mgr Fabre.

On peut dire qu'il ne se passe pas de jour que le Père commun des fidèles ne reçoive en audience quelques-uns de ses enfants, audiences collectives accordées à des groupes de pèlerins, audiences particulières données à des personnages de marque.

C'est ainsi que les membres de trois pèlerinages ont eu leur réception au Vatican. C'étaient les pèlerins de Modène, conduits par M. l'abbé Campari ; puis deux cents catholiques autrichiens : à cette occasion, on a présenté au Saint-Père, qui a daigné la bénir, une robe destinée à la statue de Notre-Dame de Lorette, brodée d'or par l'archiduchesse Marie-Thérèse, femme de l'archiduc Charles-Louis, et par les princesses ses filles. Quelques jours plus tard, le Souverain Pontife admettait à assister à sa messe, célébrée dans la chapelle Sixtine, quatre cents pèlerins de Venise et cent autres personnes de différents pays ; après la messe, une quarantaine d'entre eux ont été présentés à Sa Sainteté.

* * *

Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, un tremblement de terre s'est fait sentir à Rome et dans les environs. Trois séries d'ondulations du Nord au Sud se sont succédé, d'une durée totale de 15 secondes ; la première et la troisième très courtes, la deuxième de 9 secondes. Les effets produits ont été partout à peu près les mêmes : vitres qui tremblent, portes secouées, meubles oscillant sonnettes en branle.

Il n'y a pas eu de dégâts sérieux, bien que, de mémoire d'homme, on n'eût pas senti à Rome de tremblement de terre aussi violent. Quelques maisons, aux deux extrémités de la ville, ont eu des lézardes ; des crevasses ont endommagé aussi, mais assez légèrement, l'église des Pères trappistes à Saint-Paul aux trois fontaines. Il paraît que dans la campagne les secousses ont été plus fortes ; les habitants se précipitaient dehors, à demi vêtus, dans la nuit, sous la pluie battante ; les chiens hurlaient, les animaux de basse cour s'agitaient ; les bœufs, les vaches, les chevaux faisaient des efforts pour s'échapper.

En ville, dans la soirée de la Toussaint, de 4 à 6 heures, nombre de familles ont évité de rester chez elles, et se sont réunies sur les places, dans l'idée que juste onze heures après les secousses recommenceraient.

Mais il faut dire qu'un sentiment plus haut, tout autre que ces imaginations, a animé la population romaine. Dès cinq heures du matin, aussitôt après le redoutable phénomène, la foule, faisant ouvrir les portes encore fermées, a rempli les églises; des *Te Deum* ont été chantés pour remercier Dieu d'avoir préservés les romains de tout grave accident.

* * *

Le 3 novembre est l'anniversaire de la bataille de Mentana. Les sociétés républicaines, socialistes et maçonniques d'Italie ont organisé sur le théâtre de la bataille, et à Milan même, des cérémonies commémoratives. Les garibaldiens revêtus des traditionnelles chemises rouges se sont rendus sur la colline de Mentana derrière le village, à l'endroit où le combat fut le plus meurtrier. Les manifestants ont acclamé la statue de Garibaldi, élevée sur le lieu même de la défaite. L'un de ses fils, Menotti Garibaldi, a fait un discours dans lequel il a rappelé les gloires de la République italienne de 1849, et a fait l'apologie du 20 septembre 1870. Le colonel Carriolata a déclaré que la véritable Italie n'était ni l'Italie du Pape, ni même l'Italie de Victor-Emmanuel, mais l'Italie de Garibaldi.

A Milan, la fête a eu un caractère encore plus nettement républicain; la ville était pavoisée, la population a paru prendre part avec enthousiasme aux démonstrations organisées par les loges italiennes.

La fête du 3 novembre semble être non seulement une sorte d'accentuation anti-cléricale des fêtes du 20 septembre, mais aussi une manifestation antimonarchique. Si le roi Humbert a voulu jeter un défi à la Papauté le 20 septembre, l'Italie républicaine semble à son tour avoir voulu le 3 novembre adresser une menace à la monarchie de Savoie.

* * *

Le Ministère Ribot, qui n'avait guère que dix mois d'existence a été renversé par une coalition de la droite et de l'extrême gauche, sur la question des chemins de fer du Sud, dans laquelle le gouvernement était accusé de protéger et de couvrir de coupables concussionnaires. Le président Faure a chargé M. Léon Bourgeois, socialiste bien connu, de former un cabinet. Celui-ci se compose comme suit:

M. Ricard, député, ministre de la justice; M. Berthelot, sénateur, ministre des affaires étrangères; M. Doumer, député, ministre des finances; M. Cavaignac, député, ministre de la guerre; M. Lockroy, député, ministre de la marine; M. Combes, sénateur, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts; M. Guyot-Desaigne, député, ministre des travaux publics; M. Mesureur, député, ministre du commerce et des postes et télégraphes; M. Viger, député, ministre de l'agriculture.

Le programme du nouveau ministère, lu à la Chambre des députés et au Sénat, est un morceau habilement travaillé; la politique radicale s'y présente en un costume décent d'où l'on a exclu soigneusement les couleurs trop voyantes; elle y parle d'un ton posé, presque modeste, et l'on voit que M. Bourgeois, qui compte dans son parti beaucoup de têtes de bois, ne leur a point confié le soin de rédiger sa déclaration: il est le premier à savoir qu'il ne faut pas effrayer le bourgeois, car après le bourgeois le paysan prend peur aisément. Toutefois, comme le diable, dit-on, ne perd jamais ses droits, la politique radicale, à certains traits, se fait encore très clairement reconnaître.

Si la déclaration ministérielle, au point de vue littéraire, a plutôt des allures discrètes, le programme des questions que le nouveau président du conseil se propose de résoudre est au contraire d'une ampleur singulièrement ambitieuse. Notez qu'il y faut ajouter les questions qu'une prudence plus opportuniste que radicale a pris soin d'omettre, mais qui se présenteront d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin d'invitation.

La déclaration vise en commençant les votes de la Chambre au sujet de l'affaire des chemins de fer du Sud; il le fallait bien, autrement le nouveau ministère n'aurait pas eu, au point de vue parlementaire, un état civil régulier; M. Bourgeois ne pouvait pas invoquer le vote qui a repoussé son amendement proposant une nouvelle tentative d'arbitrage à Carmaux.

Quant aux chemins de fer du Sud la déclaration nous promet à la fois, "une information complémentaire" et le dépôt d'un projet de loi qui doit mettre désormais les députés et les sénateurs à l'abri des tentations d'ordre financier: Amen!

Le mot d'ordre du nouveau ministère, celui sur lequel il compte pour se maintenir quelque temps au pouvoir est: *épuration*. Si M. Bourgeois est sincère, cette politique pourra lui éviter une chute prochaine.

Cette sincérité, il semble vouloir la prouver, car il a commencé par faire arrêter le fameux Arton, qui était toujours *malade* à Londres. On procède actuellement à l'extradition de ce trop notoire entremetteur, qui est supposé tenir dans sa main le sort d'un grand nombre de députés compromis.

M. Bourgeois ira-t-il jusqu'au bout, ou bien ne se servira-t-il d'Arton que comme un épouvantail pour tenir en respect tous les députés qui n'ont pas la conscience nette et qu'il pourrait, au moyen de l'intimidation forcer à soutenir son ministère?

Nous le saurons bientôt.

En attendant, constatons que ce changement de gouvernement n'a été, comme tous ceux qui l'ont précédé, qu'un pas de plus fait vers le radicalisme.

Faut-il donc que la pauvre France aille jusqu'au fond, pour que la réaction si impatientement, si longuement attendue se produise enfin!...

* * *

La Cour de révision a confirmé le jugement rendu par la Cour Supérieure en faveur de S. G. Mgr l'archevêque de Montréal dans la cause qui lui avait été intentée par les propriétaires du *Canada-Review*.

Les juges Tait et Taschereau ont longuement et sagement motivé leurs jugements et solidement établi les droits des évêques en la matière. Le juge Archibald, dissident, a essayé d'étayer son opinion sur des arguments spécieux dont le simple bon sens suffit à faire crouler l'échafaudage.

Les propriétaires de la revue si justement condamnée ont sollicité la permission de porter la cause devant la Cour Suprême ou même devant le Conseil Privé de la Reine. Les avocats de Mgr Fabre ne s'y sont point opposés. Il est bon, en effet que notre droit entier et sans entraves à l'exercice de notre culte soit enfin reconnu par le plus haut tribunal de l'empire, comme il l'est par l'acte de cession et que la jurisprudence soit à jamais établie sur ce point.

Il est évident que cette liberté serait dérisoire, si les évêques ne pouvaient légalement dénoncer et condamner les mauvais livres et les mauvais journaux.

Quelque résolution que prennent les propriétaires du *Canada-Review*, les catholiques doivent maintenant être tout à fait rassurés. Leurs premiers pasteurs ne seront pas baillonnés par une inique sentence.

En attendant, qu'il nous soit permis de féliciter le vénéré chef de notre province ecclésiastique de l'heureuse issue de ce scandaleux procès.

AVIS A NOS ABONNÉS.

L'encouragement que nous avons reçu du public depuis que nous avons acquis la propriété de la REVUE CANADIENNE, nous met en mesure de réduire le prix de l'abonnement de \$2.50 à \$2.00 à partir du premier janvier prochain.

Nous espérons que nos abonnés nous en saurons gré et se feront agents volontaires de propagande pour doubler notre liste d'abonnés dans le courant de l'année, nous permettant par là, de faire de nouvelles réductions.

LES PROPRIÉTAIRES DE LA REVUE CANADIENNE.



GRAVURES ARTISTIQUES.

| | |
|---|------------|
| Repos de la Sainte Famille, d'après B. Ploekhörst..... | 2 |
| Sainte Anne et la Vierge Marie, d'après Karl Müller..... | 24 |
| Services rendus par les moines, Fragments des fresques d'Edouard Ben- demann au château royal de Prusse..... | 40-268-412 |
| Mignon, d'après Jules Lefebvre..... | 66 |
| Fragment de la Berceuse d'anges, d'après H. Lanenstein..... | 81 |
| Othello racontant ses victoires à Brabantio en présence de Desdemona, d'après Carl Becker..... | 130 |
| Les jeunes bergers, d'après H. Salentin..... | 151 |
| Entrée de Jésus à Jérusalem, d'après Bernhard Ploekhörst..... | 194 |
| Via dolorosa, d'après Raphaël..... | 201 |
| Sans le moindre souci, d'après S. Anderson..... | 225 |
| Je vous donne mon cœur, fragment de l'Ange gardien de E. Munier..... | 235 |
| Les trois parques, d'après Michel-Ange..... | 244 |
| Saint-Antoine de Padoue, d'après Murillo..... | 255 |
| Moïse exposé sur le Nil, d'après Paul Delaroche..... | 259 |
| L'archange Gabriel, d'après Paul Delaroche..... | 262 |
| La jeune Martyre, fragment du tableau de Paul Delaroche portant ce titre | 264 |
| Notre-Dame de Lourdes, d'après C. Brochart..... | 276 |
| Têtes d'enfants Jésus des Madones de Raphaël..... | 278 |
| L'Ave Maria, à Venise, d'après Carl Becker..... | 322 |
| Sainte-Cécile, d'après Raphaël Sanzio..... | 386 |
| Le Dauphin, Louis XVII dans le temple, d'après J. B. Greuze..... | 410 |
| Sainte-Monique et saint Augustin, d'après Ary Scheffer..... | 450 |
| L'Ange de l'école, d'après Romain Cazes..... | 497 |
| La fille du Martyr, d'après Albert Baur..... | 514 |
| Les compagnons de jeu, d'après H. Merle..... | 523 |
| La nuit après le combat, d'après Gustave Doré..... | 578 |
| Beethoven dans son cabinet d'étude, d'après Carl Schloesser..... | 642 |
| Sainte-Cécile, d'après H. Hoffman..... | 650 |
| Homère, d'après le baron François Gérard..... | 707 |

PORTRAITS.

| | |
|--------------------|-----|
| Barat, Madame..... | 213 |
| Chapman, W..... | 496 |
| Crémazie, M..... | 548 |

TABLE DES GRAVURES ET NOMS DES ARTISTES 763

| | |
|---|-----|
| Dewit, Jacob..... | 87 |
| Dionne, N. E..... | 610 |
| François, R. P. Gilbert..... | 436 |
| Gagnon, Alphonse..... | 394 |
| Gaspé, Philippe-Aubert de..... | 457 |
| Lanaudière, Charles de..... | 462 |
| LeMay, Pamphile..... | 16 |
| Letondal, Arthur..... | 74 |
| Lévis, le Marquis de..... | 495 |
| Moreau, R. P. Antoine-Bazile-Marie..... | 423 |
| Nicolay, le Marquis de..... | 495 |
| Papineau, L.-Jos..... | 468 |
| Prud'homme, Hon. L. A..... | 167 |
| Renault, Raoul..... | 289 |
| Rézé, R. P. Joseph..... | 430 |
| Routhier, Hon. A. B..... | 150 |
| Royal, Hon. Joseph..... | 23 |
| Salaberry, Louis-Ignace d'Irumberry de..... | 474 |
| Vallièrre, le juge..... | 469 |
| Viger, Louis-Michel..... | 87 |

GRAVURES D'ILLUSTRATIONS.

Le capitaine Maillé :

| | |
|---|----|
| Le capitaine partant pour sa promenade..... | 17 |
| Melle Joséphine éclata de rire..... | 21 |

La Banque du Peuple :

| | |
|---|----|
| Façade..... | 82 |
| Intérieur vu de droite..... | 84 |
| Intérieur vu de gauche..... | 85 |
| Salle des directeurs..... | 86 |
| Bureau du Président..... | 88 |
| Bureau du Caissier..... | 89 |
| Entrée principale..... | 90 |
| Entrée des bureaux à louer..... | 91 |
| Galerie des bureaux à louer..... | 92 |
| Entrée des bureaux de MM. Perrault, Mesnard et Venne..... | 93 |
| Bureau particulier de M. Maurice Perrault, vu de l'entrée..... | 94 |
| Bureau particulier de M. Maurice Perrault, vu du fond..... | 95 |
| Salle des dessinateurs de MM. Perrault, Mesnard et Venne..... | 96 |
| Fragment du vitrail colorié de la porte principale, par D. A. Beaulien..... | 96 |

Une histoire de revenant :

| | |
|--|-----|
| Michel Girard passant la rivière..... | 170 |
| Le revenant..... | 230 |
| Michel Girard et Melle de Laglanderie..... | 233 |

Les Dames du Sacré-Cœur—Pensionnat du Sacré-Cœur, Sault-au-Récollet :

| | |
|-----------------------------------|-----|
| Route qui conduit au couvent..... | 214 |
| Parterre..... | 215 |

| | |
|---|---------|
| Statue du Sacré-Cœur, faisant face à l'entrée principale | 216 |
| Façade principale..... | 218 |
| Façade donnant sur la Rivière des Prairies..... | 219 |
| Chapelle..... | 220 |
| Salle d'étude..... | 222 |
| Chapelle de Notre-Dame de Lourdes..... | 223 |
| Allée du jardin..... | 224 |
| La causerie des fleurs : | |
| Vase de fleurs suspendu..... | 202 |
| Panier de fleurs..... | 205 |
| Une Héroïne Canadienne, illustrations de J. B. Lagacé : | |
| Sauvages au guet..... | 278-340 |
| Mam'zelle Madelon, sauvez-vous, voilà les Iroquois..... | 283 |
| Mademoiselle de Verchères épuisée de fatigue, s'assoupit, la tête sur une table..... | 288 |
| Le marteau du jongleur, illustrations de J. B. Lagacé : | |
| Le Sagamo demande la main de la fille du jongleur pour son fils..... | 367 |
| Le jongleur cloue le Manitou des " Visages-pâles " sur un arbre..... | 371 |
| Petite scène d'un grand drame , illustrations de J.-B. Lagacé : | |
| Després se précipite dans la maison de M. Laforest..... | 415 |
| Les maudits patriotes !..... | 418 |
| La Congrégation de Sainte-Croix en Canada : | |
| Collège de la Côte-des-Neiges..... | 419 |
| Université de Notre-Dame, Indiana, E. U..... | 421 |
| Ancien Collège Saint-Laurent..... | 425 |
| Nouveau Collège Saint-Laurent..... | 426 |
| Musée du Collège Saint-Laurent..... | 428 |
| Chapelle du Collège Saint-Laurent..... | 432 |
| Classe de physique du Collège Saint-Laurent..... | 434 |
| La danse de Mai à Domrémy, illustrations de Marie-Edmée : | |
| La ronde de Mai..... | 439 |
| Le pauvre vieux..... | 440 |
| Philippe-Aubert de Gaspé, illustrations de J.-B. Lagacé : | |
| Le coin de Fanchette..... | 458 |
| Manoir de St-Jean-Port-Joli..... | 458 |
| Le frater..... | 459 |
| Est-ce toi qui as coupé le concombre..... | 460 |
| Frère Ambroise | 461 |
| Deux Récollets survinrent..... | 461 |
| L'Hermitage | 463 |
| Je commençai la besogne en conscience..... | 463 |
| Cap Tourmente..... | 465 |
| M. Joseph et ses poulets..... | 467 |
| Plamondon fait un discours..... | 471 |

TABLE DES GRAVURES ET NOMS DES ARTISTES 765

| | |
|---|-----|
| Tempête..... | 472 |
| La fille de Grenon congédiant son galant..... | 472 |
| Romain Chouinard..... | 473 |
| Trois petites Dorionne..... | 476 |
| Origine des Anciens Canadiens..... | 525 |
| Jules d'Haberville grièvement blessé..... | 525 |
| Arché admis auprès de la religieuse..... | 526 |
| Le père Dumais..... | 527 |
| Sauvetage..... | 527 |
| Il se réveilla dans la boue, son flacon près de lui..... | 529 |
| En calèche..... | 530 |
| Le coup de pied..... | 532 |
| En arrivant, il lui saute au cou..... | 531 |
| Alors ta main, et n'y pensons plus..... | 533 |
| Cameron et Montgomery..... | 535 |
| Cameron contemple son œuvre..... | 536 |
| C'était une folle de ces bois..... | 537 |
| José..... | 375 |
| C'est bon, mon cher monsieur Jules, frappez, mordez..... | 537 |
| Et le fidèle serviteur mourait au milieu de ceux qu'il avait aimés..... | 539 |
| Mon oncle Raoul..... | 539 |
| Blanche d'Haberville..... | 540 |
| M. Verrault, curé de Saint-Thomas..... | 541 |
| Toujours le même ! dit M. d'Haberville..... | 542 |
| Blanche refuse Archibald..... | 542 |
| L'hospitalité canadienne..... | 544 |
| En traîneau..... | 545 |
| Chaumière canadienne..... | 549 |
| Le dernier coup de la cloche..... | 550 |
| Flocon de Neige, encadrement de J.-B. Lagacé..... | 588 |
| Le coup de Fourche de Jacques Ledur, illustrations de J.-B. Lagacé : | |
| Mon Dieu ! comment as-tu pu te blesser ainsi..... | 290 |
| Le confesseur se pencha et longtemps il lui parla à voix basse..... | 595 |
| Les anciennes Gildes de Ste-Anne : | |
| Réception d'un apprenti dans une Gilde..... | 614 |
| Arbre généalogique de Sainte-Anne, rétable en bois sculpté à Saint-Sauveur de Bruges..... | 621 |
| Ecussons des tailleurs de Valenciennes..... | 667 |
| L'Hôtel d'Angleterre, illustration de J.-B. Lagacé : | |
| Jeanne assise dans la grande fenêtre du salon désert..... | 636 |
| Permettez-moi de vous porter tout ceci jusqu'au salon..... | 643 |
| Maman m'avait demandé de faire tout mon possible par ne pas vous adresser la parole..... | 749 |
| Ce mariage me déplairait ? Vraiment ? et pourquoi cela..... | 756 |
| Michel-Ange contemplant son Moïse, pensée illustrée par J.-B. Lagacé..... | 686 |

Artistes dont les œuvres sont reproduits.

| | |
|--------------------------|---------------|
| Anderson, S..... | 225 |
| Baur, Albert..... | 414 |
| Becker, Carl..... | 137, 322 |
| Bendermann, Edouard..... | 40, 268, 412 |
| Brochart, C..... | 276 |
| Cazes, Romain..... | 497 |
| Delaroche, Paul..... | 259, 263, 264 |
| Doré, Gustave..... | 578 |
| Gerard..... | 707 |
| Greuze, J.-B..... | 410 |
| Hoffman, H..... | 650 |
| Lauenstein, H..... | 81 |
| Lefebvre, Jules..... | 66 |
| Merle, H..... | 523 |
| Michel-Ange..... | 244 |
| Müller, Karl..... | 24 |
| Munier, E..... | 235 |
| Murillo, B.-E..... | 255 |
| Plockhurst, B.-E..... | 194 |
| Raphaël..... | 201, 278, 386 |
| Salentin, H..... | 151 |
| Scheffer, Arg..... | 450 |
| Schlösser, Carl..... | 624 |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|--|
| A la Vierge, poésie, par Antonin France..... | 276 |
| A M. le Marquis de Lévis et à M. le Marquis de Nicolay, poésie, par W. Chapman | 494 |
| A ma chère mère, poésie, par Antonin France..... | 714 |
| Anciennes " Gildes " (les) ou Confréries de Sainte-Anne, par le P. Paul V. Charland, des frères prêcheurs..... | 611-661-716 |
| Anneau (l') des fiançailles, nouvelle, par Pamphile LeMay..... | 651 |
| A propos de Mignon, par A. Letondal..... | 67 |
| A travers les livres et les revues..... | 63-190-255-639-703 |
| Ave (l') Maria à Venise, par Carl Becker, étude sur cette œuvre et son auteur, par Eug. Aubert..... | 323 |
| Beau (le) et son expression par les Arts, par Alphonse Leclaire..... | 4-75 |
| Beethoven et l'art symphonique, par A. Letondal..... | 650 |
| Béthléem, poésie, par Pamphile Lemay..... | 13 |
| Biens (les) de l'Église et leur emploi, pendant les premiers siècles par Dom Paul Benoit..... | 290-329 |
| Capitaine (le) Maillé, par J. Royal..... | 17 |
| Causerie (la) des Fleurs, poésie, par Reine Bernard..... | 202 |
| Causerie scientifique sur l'air que nous respirons, par le R. P. J. Carrier C. S. C..... | 236-269-357 |
| Certificat compromettant, par L. A. Prud'homme..... | 211 |
| Chanoines (les) réguliers de l'Immaculée Conception..... | 265 |
| Chronique du mois..... | 41-113-179-245-303-372-442-505-570-627-696-758 |
| Congrégation (la) de Sainte Croix, par J. C. C..... | 417 |
| Coup (le) de fourche de Jacques Ledur, nouvelle, par Pamphile LeMay... .. | 589 |
| Dames (les) du Sacré-Cœur..... | 213 |
| Danse (la) de Mai à Domremy, épisode de l'enfance de Jeanne d'Arc, par Reine Bernard | 438 |
| Entrée de Jésus à Jérusalem, par B. Plockhorst, étude sur cette œuvre et son auteur, par Eug. Aubert..... | 193 |
| Fille (la) du martyr, par Albert Bans, étude sur cette œuvre et son auteur, par Eug. Aubert..... | 515 |
| Flocon de neige, sonnet, par Antonin France..... | 588 |
| Guérison d'une phtisique pulmonaire, par A. B. Routhier..... | 138 |
| Héroïne (une) canadienne, anecdote historique, par Raoul Renaud... .. | 279-340 |
| Histoire (une) de revenant, récit canadien, par J. Royal..... | 168-226 |
| Homère, d'après le baron François Gérard, par Alphonse Leclaire..... | 707 |
| Hotel (l') d'Angleterre, par Lanoe Falconer..... | 633-682-746 |
| Impressions de voyage, par Pamphile LeMay..... | 677 |
| Institution (une) nationale : | |
| La Banque du Peuple..... | 82 |
| Le stick, par le vicomte Flocel de Merlimont..... | 52, 128, 286, 308, 379 |

| | |
|--|----------|
| Lettres d'un curé de campagne, par l'abbé G. Bourassa..... | 206 |
| Marteau (le) du Jongleur, légende, par Pamphile LeMay..... | 365 |
| Moïse exposé sur le Nil, par Paul Delaroche, étude sur cette œuvre et son auteur, par Alphonse Leclaire..... | 259 |
| Morte! poésie, par Antonin France..... | 673 |
| Nuit (la) après le combat, par Gustave Doré, étude sur cette œuvre et son auteur, par Eug. Aubert..... | 579 |
| Othello racontant ses victoires à Brabantio en présence de Desdemona, par Carl Becker, étude sur cette œuvre et son auteur, par Eug. Aubert..... | 131 |
| Pensée illustrée par J.-B. Lagacé, par Alphonse Leclaire..... | 687 |
| Petite idylle, poésie, par Antonin France..... | 153 |
| Petite scène d'un grand drame, nouvelle canadienne, par Pamphile LeMay..... | 413 |
| Philippe-Aubert de Gaspé, étude littéraire, par N. Degagne, Ptre..... | 456, 524 |
| Pour la Patrie, par J.-T. Tardivel..... | 567 |
| Publications reçues..... | 512 |
| Baudot (les), intendants de la Nouvelle-France, étude historique, par N.-E. Dionne..... | 597 |
| Repos de la Sainte-Famille, par B. Plockhorst, notice..... | 3 |
| Rome et Jérusalem, récit de voyage, par M. l'abbé Dupuis, par A.-A. Routhier..... | 37 |
| Sainte-Anne et quelques personnages historiques, par le P. Paul V. Charland, des frères prêcheurs..... | 24, 98 |
| Sainte (la) Cécile, par Raphaël Sanzio, étude sur cette œuvre, par Eug. Aubert. | 387 |
| Sainte Monique et Saint Augustin, par Ary Scheffer, étude sur cette œuvre et son auteur, par Alphonse Leclaire..... | 451 |
| Saint Thomas d'Aquin. l'homme, le docteur, le Saint.—Esquisse, par l'abbé M. Poirier, S. T. D..... | 497 |
| Sommeil (le) étude psychologique et morale, par J.-H. Marlun, professeur de philosophie..... | 479, 552 |
| Spiritisme (le) par Alphonse Gagnon..... | 358, 410 |
| Tableau (le) des trois parques du Palais Pitti, critique d'art, par Eug. Aubert..... | 659 |
| Toi seul, poésie, par Antonin France..... | 411 |
| Voyage du frère Taché, de Boucherville à St.-Boniface en 1845, par L.-A. Prud'homme..... | 154 |